

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N°64

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

SEMAINE DE LA PASSION

- ❑ Evangile de vie contre culture de mort
- ❑ « *Intellectuels algériens* » : opération porte ouverte
- ❑ Staline, les Juifs et le Révisionnisme
- ❑ Un quasi-inédit de Brasillach
- ❑ Rwanda-Burundi : la solution finale, par B. Lugan
- ❑ Le dernier article de J.-M. Pélaprat
- ❑ Et les divagations d'ADG.

Lettres de chez nous

UNE PLACE ?...

Étudiante étrangère à Paris depuis sept mois, je ne prends pas souvent l'autobus. A cause de mon travail. Je trouve le métro plus pratique. Mais le samedi et le dimanche, pour une promenade, pour visiter Paris, c'est le meilleur moyen.

Et ce jour là, il y avait du soleil...

L'autobus est arrivé. Il était bondé. Je suis restée debout.

A côté de moi, assis, il y avait deux «jeunes» et une femme d'une trentaine d'année avec ses enfants. Des Maghrébins.

A l'arrêt suivant, une vieille dame est montée. Elle a demandé qu'on lui laisse une place assise. Personne n'a bougé. La vieille dame a insisté. Elle avait le droit, je suppose, puisqu'elle a montré à tout le monde, une carte. Soudain, comme elle insistait, les deux «jeunes» ont commencé à crier. Des insultes contre la vieille dame, des «nique-ta-mère», des «enc...». des injures contre les français, contre la France. Personne n'a rien dit. Alors la femme algérienne s'y est mise, elle aussi, avec des insultes plus sérieuses, plus graves.

Personne ne disait rien, mais eux, ils ont tout dit. Ils avaient le droit. D'humilier, de crier, de

hurler, d'être raciste. Les plus racistes. Mais personne n'a rien dit. Les gens avaient peur. Même le conducteur. Depuis, je me demande s'il existe vraiment une place pour les Français en France...

Evie (Paris.)

COMMENTAIRE SVP;

Je tiens à vous féliciter pour avoir pris l'heureuse décision de créer une reliure pour votre journal, pour que ce dernier soit digne de figurer dans toute «honnête bibliothèque». Je ne saurais plus me passer de vous, même si, évidemment, mon intérêt varie selon les rubriques... Je salue votre objectivité, lorsque que vous publiez la lettre de refus d'abonnement de M. et Mme X, pour qui 1% de mécontentement après 99% de satisfaits. Ce couple (sympathique, puisque du F.N.) en veut à Jean Mabire. Pourquoi ne pas leur avoir demandé s'ils avaient la notion de la tolérance, de la charité (chrétienne !)? J'aimerais que les lettres publiées (donc...sélectionnées) fassent l'objet d'un commentaire bref.

R C (47550 Boe).

PETITES ANNONCES

Il n'y a pas de petites annonces dans le «Libre Journal». Ce serait pourtant

un moyen d'échange et d'entraide commode pour ceux qui défendent la civilisation française et la tradition catholique et se sentent parfois bien seuls et que menace le découragement dans l'inégal combat qu'ils mènent. ces annonces seraient susceptibles d'arrondir quelque peu votre budget. Voici celle que j'aimerais voir

passer (et où la passer ailleurs que dans le «Libre Journal» ?)

«cherche correspondant parisien ou normand acceptant d'enregistrer certaines émissions de Radio Courtoisie (dont celle du mercredi soir...) pour un habitant de Bourgogne. Tous frais pris en charge»

D. G (Dijon)

LE NOUVEAU LIVRE de Bernard LUGAN

«Afrique : de la colonisation philanthropique à la recolonisation humanitaire.»

300 pages, une centaine de cartes et de tableaux.
Éditions Christian de BARTILLAT. Sortie en librairie le 18 avril 1995.

Première partie : Les échecs de l'Afrique

- Chapitre I : D'une colonisation superficielle à une décolonisation bâclée.
- Chapitre II : Le suicide démographique et alimentaire.
- Chapitre III : La catastrophe économique.
- Chapitre IV : Le naufrage commercial.
- Chapitre V : Une aide inutile et néfaste.
- Chapitre VI : Les droits de l'homme contre l'Afrique.

Deuxième partie : Les ethnies : une chance pour l'Afrique

- Chapitre VII : La naissance et l'origine des ethnies africaines.
- Chapitre VIII : Comment redessiner les frontières africaines.
- Chapitre IX : Les frontières coloniales et l'impérialisme du Maroc.
- Chapitre X : Re-découper la Corne de l'Afrique (Djibouti, Somalie, Éthiopie).
- Chapitre XI : Un Etat touareg est-il possible ?
- Chapitre XII : La mosaïque ethnique sud-africaine peut-elle éclore ?
- Chapitre XIII : Angola et Mozambique : partition ou désintégration ?
- Chapitre XIV : Soudan : la nécessaire partition Nord-Sud.
- Chapitre XV : Rwanda : la partition ethnique contre l'épuration ethnique.
- Chapitre XVI : Libéria, Tchad, Zaïre, Kenya, Cameroun : reconnaître des ensembles ethniquement homogènes.

BON DE COMMANDE

M. Mme Mlle _____
Prénoms _____
Adresse _____
Code Postal et Ville _____

Veuillez me faire parvenir _____ exemplaire(s) du nouveau livre de Bernard LUGAN au prix de 130 francs plus 30 francs de port par unité. Envoyer et DOM/TOM, port 60 francs par unité.

Désirez-vous recevoir l'ouvrage dédié ? ☐ OUI ☐ NON Les commandes sont expédiées le 6 Avril.

Bulletin et règlement par
chèque bancaire ou postal,
à retourner à :

L'AFRIQUE RÉELLE
BP n° 6 03140 CHARROUX

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta

75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur : Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Principaux associés : Antony, Beketch, Fournier
- Commission paritaire : 274 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication : D. de Beketch

ISSN : 1244-2380

Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33
Responsable
Jack Michaux

Editorial

Evangile de vie contre culture de mort

Aux hurlements du pandémonium médiatique, on pressent l'importance de l'encyclique « *Evangelium Vitæ* ». Hystérie des commentaires, inversion démoniaque des réactions, démente des jugements, montée en ligne des gaillotins et des purotins de la laïque. L'Ennemi est touché. Durement. Il gronde et rugit.

C'est que, pour une fois, les mots sont de notre côté et la chose prend à revers virtuoses de la manipulation et tripoteurs de sémantique.

« Evangile de vie » contre « culture de mort », voilà une formule inoubliable dont la force ne peut avoir été insufflée que par l'Esprit Saint.

En phrases cristallines, le Souverain Pontife dénonce la « conjuration contre la vie », la « conception utilitariste de la société », les « contre-valeurs présentes dans la mentalité contraceptive », les « attentats contre la vie » et décrète juste l'objection de conscience devant les lois scélérates.

Cette vérité essentielle, le Souverain Pontife la crie pour vaincre la surdité d'un univers crépitant de mots, d'une société qui n'entend que les slogans, d'une humanité de « zappeurs-jouisseurs ».

Et il dit leur fait aux faussaires d'opinion.

Il accuse les « forts courants culturels, économiques et politiques » qui créent « un climat d'incertitude morale diffuse » où « les attentats à la vie que sont les avortements tendent à perdre, dans la conscience collective, leur caractère de crime et à prendre, paradoxalement, celui de droit ».

Il fustige les médias qui se font « complices de cette conjuration en répandant dans l'opinion publique un état d'esprit qui présente le recours à la contraception, à la stérilisation, à l'avortement et même à l'euthanasie comme un signe de progrès et une conquête de liberté ».

Il y a longtemps qu'un pape n'avait pas parlé aussi haut.

Sous l'affront, lobbies et médias glapissent et se tordent comme diables sous l'eau bénite, ahuris que l'on ose dénoncer l'imposture démocratique porteuse de mort et de terreur.

« La démocratie, en dépit de ses principes, s'achemine vers un totalitarisme caractérisé. »

L'essentiel est dit. L'Ennemi est nommé.

Bien au-delà d'un « retour à l'ordre moral » dont la canaille feint de s'effaroucher, c'est à l'Armageddon, au combat eschatologique de la Vie contre la Mort que le Vicaire du Christ nous appelle.

S de B



AUX ABONNES DU "LIBRE JOURNAL"



On annonce un durcissement et une extension de la

grève de la Poste.

Pour le "Libre Journal", qui est distribué uniquement par abonnement, un tel conflit risque d'être mortel puisque le journal, imprimé, ne peut pas être acheminé.

La seule défense consisterait donc, en cas de généralisation des arrêts de travail, à suspendre la publication du "Libre Journal" pour la durée du conflit, étant entendu que les abonnements seraient naturellement prorogés d'autant.

Nous invitons donc dès à présent nos abonnés qui constateraient un retard important ou une interruption dans le service du "Libre Journal" à nous appeler au 42 80 09 33 pour tout renseignement.

TIENS TIENS !



Un lecteur perspicace fait remarquer que les 24,5 % donnés à Chirac par les instituts de sondage sont au point près ce que les mêmes sondages promettaient au même Chirac huit jours avant le premier tour de 1988. Il obtint finalement 19,9 %, soit 4,6 % de points de moins. Le Pen, lui, se voyait concéder 10 % d'intentions de vote ; il réunit 14,4 % des suffrages.

PORTE-POISSE



Un certain Philippe Allenbach avait annoncé sa candidature à la présidentielle sous les couleurs du Parti fédéraliste. Incapable de réunir les cinq cents signatures, il a renoncé pour se mettre au service de Brice Lalonde qui, faute de signatures, a renoncé à son tour. Allenbach a alors décidé d'apporter son soutien à... Jean-François Hory, lequel... A qui le tour ?

Nouvelles d

Opération porte ouverte pour les intellectuels algériens

Je prône aujourd'hui l'illégalité pour nos amis algériens qui se verraient refuser l'entrée en France."

Bien peu des téléspectateurs qui suivaient la retransmission de la cérémonie des "Molière" à la télévision ont compris, en entendant cette provocation incongrue tomber des lèvres d'un des saltimbanques "nominés", qu'ils assistaient, en direct, à la mise à feu d'une machine infernale politique.

La majorité a cru, tout simplement, que, comme c'est désormais le cas dans toutes les manifestations d'autocélébration du "chobize", les invités saisisaient l'occasion de se faire de la pub à bas prix en se livrant à l'obligatoire numéro "politiquement correct".

Après l'hommage appuyé rendu par Luchini à la trotskyste Laguiller sous prétexte de célébrer La Fontaine, on pouvait s'attendre à n'importe quoi. Aussi personne ne fut vraiment surpris de voir un certain Grumberg livrer un inénarrable morceau d'improvisation sur le thème "Plus humanitaire-que-moi-tu-meurs" à partir de la vieille rengaine du pauvre "fils d'immigré-entré-en-France-illégalement-il-y-a-de-nombreuses-années".

Ce genre de "lamento" tout à fait à la mode permet surtout de mettre sa judéité en sautoir, ce qui aide dans le chobize, comme l'avoua ingénument un jour la "téléstar" cucul Mallaury Nataf.

Le gratin du théâtre s'est donc pâmé devant ce qu'il prenait pour un "gag-génial" et chacun s'est mis à réclamer son "intellectuel

algérien". Suzanne Flon a proposé d'en troquer un contre son Molière de la meilleure comédienne (mais pas de l'héberger dans son bel appartement germanopratin), puis un "meilleur acteur" s'est vivement "solidarisé" avec ses petits camarades, gardant pour lui son Molière mais priant "Monsieur le ministre de faire l'impossible pour sauver "nos" amis algériens". "Notre responsabilité est immense", a-t-il chevroté, croyant sans doute que ce sont des parachutistes français qui nettoient les rues de la Casbah au couteau de boucher !

La salle ne se sentait plus. Pour un peu, on serait sorti pour embrasser le premier Arabe venu (à condition qu'il ne soit tout de même pas trop manuel). On n'attendait visiblement qu'un geste du ministre.

Mais le ministre en question, qui ressemble décidément de plus en plus au parfait crétin représenté aux "Guignols" par la marionnette de "M'sieur Bouffon", n'a pas bronché.

Alors tout le monde s'est quitté en oubliant cette pantalonnade.

Sauf ses inspirateurs : les agitateurs professionnels du Mouvement contre le racisme, pour la paix et l'amitié entre les peuples, plus connu sous le nom de MRAP et pour les liens qu'officiellement, il n'entretient pas avec le Parti communiste.

Le lendemain des "Molière", la "conscientisation des masses" étant réalisée grâce à la complicité volontaire ou ahurie d'une poignée de vedettes, la véritable provocation pouvait commencer.

Elle reprend exactement le modèle de la stratégie qui, amorcée en 1971, devait aboutir quatre ans plus tard à la légalisation de l'avortement.

Que l'on se souvienne : le 5 avril 1971, après une campagne médiatique de plusieurs mois sur un thème aujourd'hui rebattu — "mon corps m'appartient" —, ressassant le nombre formidable d'avortements illégaux (on parle alors de sept cent mille par an ; on sait aujourd'hui que le chiffre réel était six fois inférieur) et soulignant le scandale que constitue le risque encouru par les femmes qui n'ont pas les moyens "d'aller en Angleterre", le "Nouvel Observateur" publie un texte intitulé "Manifeste des 343". Il s'agit d'un "aveu collectif" signé par autant de personnalités féminines : avocates, romancières, comédiennes, etc., qui reconnaissent avoir subi un avortement et demandent que la loi commune leur soit appliquée ou soit abrogée.

Devant la perspective d'une pareille série de procès à grand retentissement médiatique, le pouvoir pompidolien recule. Sur ordre formel du ministre de la Justice René Pleven, aucune procédure n'est ouverte.

Avorteuses et avortées pavoisent : la provocation est réussie.

Six mois plus tard, quand le tribunal de Bobigny prétend juger une gamine poursuivie pour avoir tué son enfant avec l'assentiment et l'aide de sa mère, son avocate, Gisèle Halimi, une des "343", n'a aucune peine à faire valoir son



u Marigot

argument : puisque vous n'avez pas osé poursuivre des "célébrités", vous ne pouvez pas condamner une inconnue sans commettre un déni de justice.

Le tribunal de Bobigny prononce l'acquittement.

Dès lors, et jusqu'à la légalisation de l'avortement, le 15 janvier 1975 (loi Giscard-Chirac-Veill), ce crime disparaît littéralement de la législation avant d'être finalement décrété intervention chirurgicale de confort remboursée par la Sécurité sociale (loi Giscard-Barre-Pelletier du 13 décembre 1979, puis loi Mitterrand-Mauroy-Roudy du 31 décembre 1982).

Ainsi, en moins de dix ans d'agitation, un acte si abominable que le socialiste Millerand l'avait fait classer "crime contre la nation" en 1923 et que l'Etat Français l'érigea en "crime contre le Peuple" est devenu un acte socio-thérapeutique à la charge de la collectivité.

Le processus que vient d'engager le MRAP sur la question de l'immigration des Algériens est exactement le même : même objectif (vaincre la "force injuste de la loi", comme dirait Mitterrand), même stratégie (mettre le pouvoir dans une situation dont il n'osera pas sortir par force, surtout en pleine campagne électorale), même tactique (mobiliser les médias et vedettes).

La seule différence réside dans le "timing" de l'opération : alors que le coup de force contre la loi réprimant l'avortement avait pris quatre ans, l'opération contre la loi sur l'immigration clandestine ne prendra pas quatre mois.

Premier épisode : cam-

pagne médiatique de "sensibilisation". Depuis novembre dernier, anniversaire de la "Toussaint rouge", elle n'a pas cessé. Presse écrite et radiotélévision nous assomment littéralement de reportages, d'enquêtes, de témoignages, d'éditoriaux sur la tragédie des "intellectuels et des femmes d'Algérie". Cette semaine encore, "Le Point" lui consacre sa Une.

Deuxième épisode : médiatisation spectaculaire à l'usage des imbéciles qui ne lisent pas la presse et n'écoutent pas les info. C'est le but de l'opération "Molière", qui consiste à détourner littéralement une émission de variétés à des fins politiciennes.

Troisième épisode : "Manifeste des deux cents". C'est, de manière significative, le titre emprunté aux avorteuses par le MRAP pour une pétition par laquelle deux cents personnalités du spectacle, de l'université, de l'édition, de la presse, etc., viennent proclamer leur mépris de la loi : "Nous déclarons que, conformément à notre devoir de citoyens, nous avons déjà aidé ces hommes et ces femmes que l'on appelle les sans-papiers et sommes disposés à aider des étrangers en situation irrégulière."

Ce texte, publié dans tous les quotidiens de France et largement commenté par les médias audiovisuels, place ses signataires en contradiction avec la loi toute récente (27 décembre 1994) qui punit de cinq ans d'emprisonnement et de deux cent mille francs d'amende toute personne convaincue d'avoir commis le délit "d'aide à l'entrée, à la circulation ou au séjour

irréguliers d'un étranger".

Aujourd'hui, donc, le pouvoir se trouve en face d'un choix inextricable en période électorale : ou il poursuit les deux cents signataires de cet appel à l'illégalité, ce qui revient à traîner devant les tribunaux l'évêque de Corbeil-Essonnes, la comédienne Marina Vlady, l'écrivain Jean Lacouture, etc., ou il reconnaît la caducité d'une loi votée voilà trois mois à peine conformément aux dispositions du traité de Schengen (!)

Le quatrième épisode de la provocation est déjà engagé : dimanche 2 avril, deux cent cinquante Algériens, accompagnés de quelques "autorités morales" de petite volée ont fait le siège du commissariat de police de Saint-Dizier (Haute-Marne).

Ils entendaient bloquer ainsi un fourgon de police où étaient gardés deux ressortissants algériens en situation irrégulière contre lesquels le tribunal administratif de Châlons-sur-Marne avait pris un arrêté d'expulsion.

Sans attendre, sans même faire appel à la force publique pour dégager le commissariat encerclé, le préfet de Haute-Marne a capitulé : il s'est engagé à ce que Boudali et Aïcha Daoud se voient attribuer très rapidement un visa touristique leur permettant de séjourner en France jusqu'à l'attribution de cartes de séjour.

Désormais, des centaines de milliers d' "intellectuels algériens" savent que rien, même pas les "autorités" chargées d'appliquer la loi française, ne s'oppose plus à leur entrée en France. □

JUSQU'OU ?



La SNCF a concédé le prix "cadeau" de cinquante francs

pour un aller et retour Paris-Lyon en TGV à une soixantaine de Parisiens qui voulaient rejoindre une manifestation dans le centre de Lyon le 2 avril. Motif de la "manif" : exiger la dépénalisation des drogues.

OUBLI



La décade dernière, nous avons cité nos amis de "Présent"

comme ayant seuls développé l'affaire du militant du Front national de Lunéville poignardé par un gang ethnique. La vérité commande de dire que notre confrère "Le Quotidien de Paris" avait, lui aussi, publié l'information.

PERSEVERANCE



A Pontoise, Mustapha, arrêté pour vol à l'arraché, est présenté au juge qui le remet en liberté sur l'heure. A peine

sorti, Mustapha commet un nouveau vol à l'arraché devant le Tribunal. Mustapha a quinze ans.

PERSEVERANCE (BIS)



A Dreux, une jeune fille importunée par des "jeunes" porte

plainte au commissariat. A la sortie, ses tourmenteurs, qui l'attendaient, la passent à tabac. Elle retourne porter une nouvelle plainte. A la sortie, les mêmes l'emmènent de force dans un terrain vague, la déshabillent et lui taillent le ventre à coups de couteau. La jeune fille a porté plainte pour la troisième fois. Le commissaire devra attendre qu'ils la tuent pour avoir la paix.

AMIS DES BETES



A Colombes, un garçon de dix-huit ans a été grièvement

blessé de quatre coups de couteau par une bande de



quinze "jeunes" accompagnés de chiens pitbull.

"JEUNE" CONTRE ADOLESCENT



A Cordas, dans le Rhône, un "jeune" de dix-sept ans a poignardé un adolescent de quinze ans qui refusait de lui indiquer la cachette d'un autre adolescent que le premier recherchait pour "lui régler son compte" à la suite d'une "histoire de fille".

A LA TURQUE



A Saint-Martin-le-Vignoux, une jeune Turque prénommée Irma et âgée de quatorze ans a poignardé une camarade de classe. Voilà trois semaines, à Vandœuvre, une jeune Turque, Leïla, âgée de quatorze ans, s'était contentée d'étrangler à mains nues une camarade de classe.

DUR DUR



Mohamed, Samir et Mouloud sont contrôlés dans la rue par une patrouille de police. A la fouille, les policiers découvrent de la drogue sur l'un d'entre eux. Arrestation, tribunal, jugement, verdict : un an ferme pour chacun. Plus une amende de cinq mille... dinars, puisque l'affaire se passe à Alger. On comprend qu'ils préfèrent faire ça en France.

APARTHEID



"Libération" fait grand cas d'un scandale qui agite les habitués du lac Daumesnil au Bois de Vincennes. Plusieurs personnes seraient émues du fait que les cygnes noirs sont "plus négligés que les blancs" et que "les cygnes blancs ne se battent pas entre eux" (alors qu'ils passent à tabac les cygnes noirs). Mais que font les cellules Charlot ?

Autres Nouvelles

Le Racisme n'est plus ce qu'il était

Il est des moments où l'imposture antiraciste agit comme un boomerang et c'est bien réjouissant. C'est arrivé, entre autres, le 23 mars dernier à Bondy, au Lycée Jean Renoir, où se tenait un "Grand Débat" dans le cadre de la "Semaine d'Education contre le Racisme sous le Haut Patronage du Ministère de l'Education Nationale" (majuscules de rigueur).

Selon les principes de la nouvelle panacée, on demande aux jeunes de "s'exprimer" : Ont-ils connu des exemples précis de racisme dans le "cadre de l'institution scolaire" ?

Une main se lève.

– Moi, dans ma classe, fait le gars, y a un groupe de jeunes Arabes qui interdit à une fille juive de s'exprimer.

Malaise... Ce n'était pas exactement la réponse qu'on attendait. Un autre intervenant ?

Une deuxième main se lève :

– Moi, j'habite la Cité des Quatre Mille. Eh ben, là-bas, c'est le racisme à tous les niveaux. Le racisme anti-toubab, le racisme anti-blanc.

Le malaise épaissit. Allons, un autre témoignage. Cette fois, on est tranquille, c'est une jeune Beurette qui demande la parole :

– Moi, j'en ai marre

qu'on m'appelle une Beurette. Je suis française, un point, c'est tout. Et c'est les Algériens qui foutent la m... avec leur intégrisme islamique.

Aïe, aïe, aïe ! Une dernière tentative :

– Le racisme, d'abord, c'est pas nouveau. Avant les Blacks et les Beurs, en France, c'étaient les Italiens et les Polonais qui...

Bon. Rideau. On en a assez entendu.

C'est Foddé Sylla, président de SOS-Racisme qui a le mot de la fin :

– On n'aurait pas entendu tout cela il y a quelques années ».

Ben oui, mon gros, tout fout l'camp. □

Un révisionnisme déchirant

Alors que les autorités morales autoproclamées de la communauté israélienne ont toujours refusé avec indignation de mettre en parallèle l'antisémitisme nazi et l'antisémitisme stalinien, voilà que, brusquement, la machine médiatique se met en route pour lancer à grand fracas un livre d'Alexandre Bortchagovski, intitulé "L'Holocauste inachevé" et qui pose que le tyran du Kremlin voulait, comme son clone germanique, génocider les juifs.

Contrairement à une thèse imposée jusqu'ici, Staline, selon Bortchagovski, ne voulait pas seu-

lement éloigner par la déportation quelques intellectuels gênants mais bel et bien exterminer le peuple juif en URSS.

Il s'agit donc d'un génocide, soutient l'auteur, alors que l'application de ce mot sacré est refusée aux Ukrainiens exterminés massivement à cinq reprises de 1921 à 1952.

Des ordres "conservés pour l'éternité"...

Pourquoi un tel revirement qui, commencent à dire certains, risque de "banaliser le génocide nazi" ?

Tout simplement parce que l'ouverture des archives soviétiques rend cette... révision indispensable.

"La police de la pensée" est en effet confrontée à un dilemme : ou l'on admet que les juifs ont été victimes du communisme comme du nazisme ; ou l'on reconnaît que, s'ils n'ont pas été les victimes de ce génocide-là, c'est parce qu'un bon nombre d'entre eux ont été du nombre des bourreaux communistes.

Les archives peu à peu libérées établissent, en effet, que les exécutions massives ne furent pas le fait de lampistes fanatiques abrutis de vodka et



portés à la grosse bavure. Les ordres "conservés pour l'éternité", selon la terminologie des "services", portent les signatures de Bronstein (alias Trotsky), Rosenfeld (alias Kamenev), Apfelbaum (alias Zinoviev), Finkelstein (alias Litvinov), Sverdlov, Ioffe, Yagoda, chef de la GPU, Matvei Berman et Semen Rappaport, chefs du Goulag, Appeter, chef des prisons, Lazare Kogan, chef des camps de la mort de la mer Blanche, Semen Firine, responsable dans le chantier mer Blanche-mer Baltique de la mort d'un million et demi de malheureux tués par la faim et le froid, Sobelson (alias Radek), tueur de l'ombre envoyé aux staliniens espagnols en 1936...

Les mêmes archives

témoignent en outre qu'à l'étranger deux tiers environ des cadres de la subversion bolcheviste en Allemagne (Spartakistes) et en Hongrie (Bela Kunistes) étaient israélites.

...portent les signatures de Bronstein, Rosenfeld, Apfelbaum, Finkelstein, Sverdlov, Ioffe, Yagoda, Matvei Berman et Semen Rappaport

Admettre que cette vérité circule, c'est, pour les officines qui exploitent le malheur du peuple juif, enfreindre le tabou absolu : c'est reconnaître que les Israélites n'ont ni le monopole de la souffrance ni celui de l'innocence puisque certains

d'entre eux ont été, avant, pendant et après Hitler, du nombre des bourreaux...

Le choix a donc été fait. La police de la pensée a permis à Bortchagovski d'écrire que Staline, au fond, ne valait pas mieux qu'Hitler. La même police a permis aux médias de diffuser cette nouvelle vulgate.

Ce qui n'arrange d'ailleurs pas grand chose lorsque l'on sait que cet antisémite nouvellement mis au pilori se maria à trois reprises. Chaque fois, avec des Israélites et, parmi elles, la propre sœur de Lazare Moisevitich Kaganovitch, numéro deux du régime et assassin en chef des vingt millions de victimes du génocide ukrainien. □

H. de F.

AU FOU !



Le Syndicat national unifié des Impôts donne cet

exemple de délire fiscal : un ménage payant quarante-cinq mille francs d'impôts sera exonéré au titre des emplois familiaux s'il embauche une femme de ménage au SMIC. Mais cette dernière, si elle est célibataire sans enfants, sera imposable...

PAS DIT



Un détail intime que l'épouse de Jospin, invitée à livrer ses

confidences aux infos de 13H sur F2 n'a pas livré aux téléspectateurs : le candidat socialiste est affecté d'un dysfonctionnement thyroïdien sans réelle gravité mais qui a pour effet de plonger le malade dans un état de nervosité extrême, avec perte du self-control, en cas de stress violent.

"SEVEREMENT PUNIS"



Reçu en Israël, le président lituanien Brazauskas a dû promettre sous les huées que

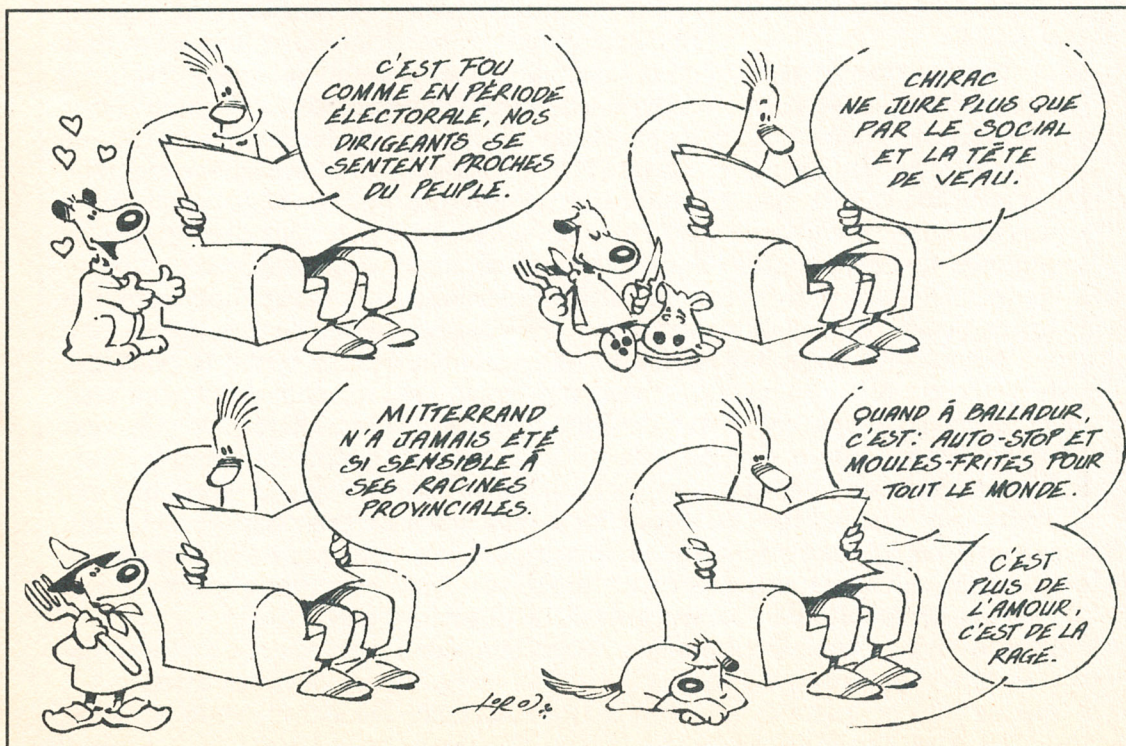
"ceux de ses compatriotes qui avaient collaboré avec le IIIe Reich seraient sévèrement punis". On s'attend donc à une série de rafles dans les asiles de vieillards lituaniens. Pour l'instant, rien n'est prévu contre les juifs qui ont collaboré avec la terreur stalinienne en Lituanie.

"BRAQUAGE"



L'AGRIF ayant fait condamner "Charlie Hebdo" pour

racisme antifrançais, le "Nouvel Obs" accuse cette association de "braquer le tiroir-caisse" de l'hebdo en question. Ce qui revient à taxer les juges de complicité de hold-up. L'AGRIF poursuit donc le "Nouvel Obs" pour injure et diffamation.



Sous mon béret

Le retournement

Le Capitaine Thon avait pris la présidence du «Club des Assiettes creuses» dont la vocation s'inscrivait dans le remplissage de celles-ci, le dernier jeudi de chaque mois. La veille, il peaufinait son discours, puis portait la Juva IV dans un brouillard huileux, pour visiter l'aubergiste choisi et lui prodiguer les ultimes conseils sur les temps de cuisson du chapon, la découpe du gigot, l'épaisseur de la tranche de jambon, la présentation de la sole meunière et du bar au gros sel. Il devint bientôt la terreur d'une profession somme toute honorable et qualifiée qui, sous une influence probablement ésotérique, se ligua secrètement pour faire capoter l'institution thonienne. Le sabotage eut lieu au fond du Baretous où un chef pernecieux et aux ordres du mal servit un repas exclusivement à base de légumes, affirmant que c'était le Capitaine qui le lui avait commandé.

Le scandale fut considérable dans la contrée, même si quelques épouses à tendance végétarienne se délectèrent de la carotte farcie aux navets et du cœur d'artichaut aux céleris et purée d'épinards, arrosés à l'Evian 1962. Avec le Sergent et sans Fredo qui avait voté une destitution immédiate (conséquence probable de la non invitation du susdit à une soirée en habit), Thon prépara sa vengeance.

Elle eut lieu le jeudi 6 avril de l'An de Grâce 1995, au «Sanglier volant» dont le propriétaire ne cachait pas ses liens avec la phalange nauséabonde des adorateurs de l'oignon.

Le Capitaine avait exigé un service sur la vieille table exposée en entrée, antiquité magique où les assiettes étaient creusées dans le bois de chêne du plateau, évitant ainsi des va-et-vient fastidieux et des risques de vaisselle cassée. Au moment du dessert, il expliqua que chez lui, dans sa jeunesse, pour manger la confiture, on retournait l'assiette. Avec l'aide du Sergent Gracia, il renversa donc la Table pour déguster la crème pâtissière sur des pieds légèrement vermoulus.

Fiers et dignes, ils rentrèrent à Oloron en marchant sur les mains pour s'endormir sous des lits dont les sommiers avaient engendré des stalactites en métal rouillé où s'accrochaient des bêtes de l'infiniment petit.

Joseph Grec

Stratégies

par Henri de Fersan

Les perspectives Stratégiques de la France

Quel avenir pour la France au XXI^e siècle ? Quelle stratégie adopter ? Un nouveau concept semble être né du milieu militaire, intéressant si on donne à l'armée les moyens de l'exercer : "la sécurité globale".

Quatre types de menaces pèsent sur la France : l'internationale mafieuse, l'immigration, une force militaire extérieure et une invasion "pacifique" comparable à celle imaginée par Jean Raspail dans "Le Camp des Saints".

Le trafic de drogue a récolté 1 600 milliards de francs en 1993, l'équivalent du PNB de la Russie !

Certains Etats comme la Colombie, le Pérou, le Myanmar, le Liban occupé, la Syrie ou Cuba, vivent du trafic de drogue ou sont corrompus par les narcotrafiquants et leurs mercenaires (Sentier Lumineux au Pérou, M19 colombien, armée Khun Sa au Myanmar). Il y a suffisamment de plutonium en Russie gangrenée par la Mafia pour fabriquer quarante-sept mille têtes nucléaires avant 2003. Pas rassurant, d'autant plus que l'on ne peut pas grand-chose avec nos moyens actuels.

Il y a en France envi-

ron 6 millions d'immigrés. Sur ces 6 millions, 2 millions ne nous posent aucun problème d'assimilation. Sur le reste, un nombre élevé (1 million ?) refuse toute intégration et toute subordination à nos lois. Ils peuvent constituer une menace pour notre pays.

**Les politiques
ont déjà donné
leur réponse
aux militaires :
c'est non.**

En novembre 1992, déjà, des manœuvres ont été engagés par feu la 8^e division à Lille pour "faire face à une émeute antifranaise à l'appel à l'extermination des Français par Radio Islam" !

En 1993, le colonel Emmanuel de Richoufftz, l'un des seuls officiers qui eut le courage de défier les politiciens, simula avec ses légionnaires la libération de Brignoles (Var) tenue par des "milices maghrébines".

Objectif annoncé par cet officier connu dans toute l'armée pour son flair : "Préparer les hommes à la guérilla urbaine". Sans commentaires...

Une menace militaire massive type "Pacte de

Varsovie" est peu plausible à moyen terme. Heureusement, car avec une armée dite "de crise" réduite en l'an 2000 à 120 000 hommes, 8 divisions, 310 chars modernes et 350 avions, la France ne pourrait y faire face.

Reste le scénario "à la Camp des Saints".

Le gouvernement, quel qu'il soit, aurait-il le courage de refouler par force des "réfugiés" (par exemple algériens "menacés" par le FIS) se repliant massivement sur notre pays ?

Les politiques ont déjà donné leur réponse aux militaires : c'est non.

Et l'armée dans tout ça ? Elle n'a pas le moral, c'est le moins que l'on puisse dire.

S'il y a quelque chose de commun entre un militaire et un électeur nationaliste, c'est qu'ils sont tous deux exclus de la société.

Selon une récente enquête, les jeunes officiers sortis de Saint-Cyr rejettent de plus en plus le monde politique jugé pourri et démagogue. Du coup, la Gauche est reprise par ses vieux fantasmes de putsch militaire et de Pinochet français.

Raison de plus pour accélérer les travaux des stades destinés au Mondial 1998... □



Et c'est ainsi

par ADG

Il était plus que temps que je revienne au « Libre Journal » où me semble régner une anarchie éditoriale qu'en tant que nouvel associé je m'en vas éradiquer de ce pas.

Mais je dois aussi quelques explications à nos lecteurs : l'an passé, suite à un différend entre Serge de Beketch et le directeur de « Minute », ce dernier interdisait, sous peine de faute grave, à Jean-Pierre Cohen, à Aramis et à moi-même de collaborer à votre xanthoderme gazette. Salariés de « Minute », nous dûmes obtempérer ; Cohen quitta sa cave, Aramis en profita, sous le pseudonyme transparent de Philippe Colombani, pour créer le quotidien « Le Français » et je passai la plume, selon une logique froidement alphabétique, au jeune BEH qui tourna fou et plus spécialement papoulâtre, au moment précis où je fus licencié, pour raisons économiques, d'un hebdomadaire où j'avais commencé à écrire en 1973 et où je fus successivement, et parfois en même temps, chroniqueur, gros reporter, critique de télévision (Télémaque), correspondant permanent dans le Pacifique (!) et rechroniqueur. Un bail, comme dirait Natalie (il n'y faut pas de « h », comme dirait Vialatte).

Maintenant, voyons un peu l'état des lieux icitte : Joseph Grec, engagé à prix d'or pour parler de la nature qui ne l'a pourtant pas gâté, s'est spécialisé dans la geste thonienne, graciatique et bibicheuse, délaissant la chasse, la pêche et la monte sauvage des animaux capricants. Il y a là un trou rédactionnel que nous allons combler, histoire de laisser un peu reposer les papoux aux prises avec BEH et les grosses femmes foulani dont Bernard Lugan peut fort bien se charger pour un temps.

Nous chanterons donc aujourd'hui le cloporte, non sans signaler que nous devons l'essentiel de notre science au plaisant ouvrage de M. Marcel Donzenac

LA MAIN A L'APPAT

– Remise
au point
– Paresse
de Joseph Grec
– Utilité
de Marcel
Donzenac
– Grandeur
consécutive
du cloporte.

(Corrèze) : « L'élevage des appâts pour la pêche » paru aux roboratives éditions Jean-Paul Gisserot, dans l'alléchante collection « Guides Gisserot de la pêche » dirigée par le savant Michel Drouhiole. Les déconneries adjacentes seront de nous-mêmes.

Le cloporte est un animal mal-aimé à qui Alphonse Boudard a beaucoup nui en lui prêtant des mœurs métamorphiques dont ce sympathique petit crustacé (authentique) nous prie de faire justice : non, contrairement à Ovide (de qui la nature avait horreur) et à Kafka qui faisait partout dans la calotte, le cloporte ne se métamorphose pas mais pond de ravissants petits œufs qui sont, selon les gourmets, loin de valoir ceux du camarade esturgeon ou du compagnon colimaçon.

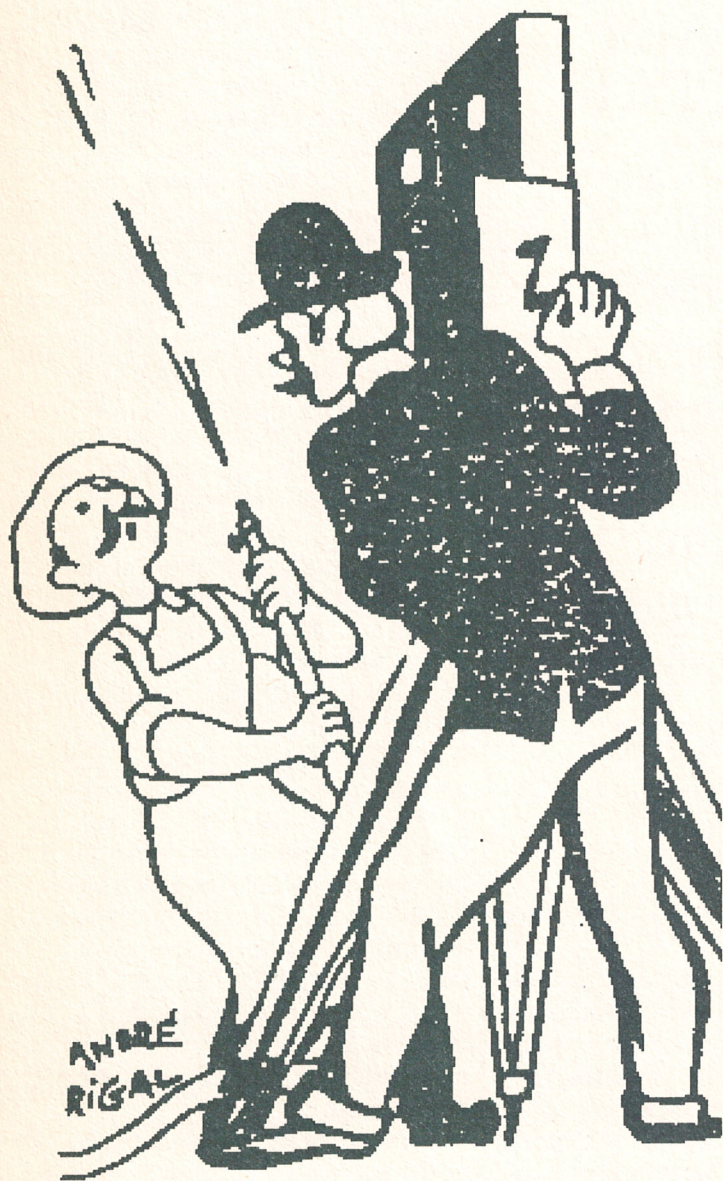
Qu'importe, ce qui doit nous motiver, pour peu que nous ayons décidé un grand jour de printemps de pratiquer l'élève des cloportes, c'est que la femelle porte sa nichée sous ses pattes thoraciques, dans « un genre de poche incubatrice », précise le Marcel Donzenac qui n'est pas avare de considération pour ces petites créatures du Bon Dieu.

Le cloporte appartient à l'ordre des Isopodes, faute d'avoir été accepté dans celui des Templiers mais ne s'en montre pas vaniteux pour autant. C'est merveille que de le voir agiter ses six paires de pattes semblables (en comptant les pattes caudales), ses deux paires d'antennes et ses jolis yeux un peu louchons quand on lui propose de la nourriture (Marcel suggère que l'aliment lyophilisé complet pour poisson rouge le change agréablement de la cellulose dont il se repaît d'ordinaire, mais il n'est pas interdit de lui proposer un saucisson d'Arles). D'ailleurs, s'il en était besoin, le jeune Donzenac tient à préciser que « bien que détritivores, (ils) ne vivent pas dans une pourriture innommable » (Chambre des Députés, squatt de Maliens), « mais dans des milieux somme toute assez sains » (tente scout, chambre conradienne, cercle des poètes reparus, etc.).

Pour le reste, mon Dieu, le cloporte est d'un commerce agréable. Il aboie rarement, n'est pas pucier et, contrairement à la pie, ne vole pas de cabochon en lapis-lazuli pour faire l'admiration de sa femelle. Il faut parfois le promener (c'est ce qu'on appelle le cloporte de sortie) mais il se contente généralement d'un mois de vacances au bord de la mer qui lui rappelle qu'il est le seul crustacé terrien (authentique).

Et c'est ainsi que, malgré ses littéraires détracteurs (Boudard, Kafka, Ovide), grande est l'espèce cloporte.

« Les premiers pas »



Voilà cinquante ans, le 15 juin 1944, alors que l'écho des canonnades du débarquement éveillait Paris occupé, Robert Brasillach fut l'un des seuls journalistes à saluer le cinquantième anniversaire de la naissance du cinématographe. Aujourd'hui, alors que nous fêtons le centenaire de cet événement, il est émouvant de

relire ces lignes parues dans "La Gerbe". Elles témoignent de l'éclatant talent de ce jeune écrivain et critique qui devait tomber sous les balles des épurateurs quelques mois après les avoir écrites.

Nous voici entrés dans l'année du cinquantième anniversaire du cinéma. En des époques plus

pacifiques, on aurait à coup sûr célébré l'événement par des cérémonies considérables et d'émouvantes confrontations. D'autres soins réclament aujourd'hui les organisateurs de rencontres internationales. Mais nous pouvons rêver un instant, Français qui avons vu naître sur notre sol le dernier art humain, sur les aspects cocasses, charmants et ingénus, qui furent ceux de ses premiers jours.

La première représentation rapportera trente cinq francs

Voici bientôt le cinquantième du cinéma : adressons un souvenir aux boîtes magiques de l'autre siècle, d'où sont sorties les images envoûtantes sans lesquelles le monde ne nous paraîtrait plus le monde. On n'a pas l'intention ici d'entrer dans les controverses inépuisables qui entourent toute invention scientifique. Il va de soi que les éléments de la grande découverte furent lentement amassés un peu partout, dans tous les pays. Le fusil photographique est d'Etienne Marcy et date de 1882. Le praxinoscope d'Emile Reynaud met au point la perforation de la pellicule et date de 1888. Le chronophotographe de Demeny est de 1892, utilise le cylindre et non plus la pellicule et projette les images sur un écran. Le brevet que Léon Bouly prit

en 1893 pour un appareil analogue à celui de Marey n'apporte peut-être pas de révélation mais il a un mérite trop oublié, il donne à son invention un nom qui restera : celui du cinématographe.

Il y a cinquante ans, en 1894, les frères Louis et Auguste Lumière coordonnent les recherches de leurs prédécesseurs et, quelques mois plus tard, le 13 février 1895, font breveter le premier appareil pratique destiné à "l'obtention et à la vision des épreuves chronophotographiques". Le 22 mars 1895, à la Société d'encouragement à l'industrie nationale, à Paris, avait lieu la projection de "La sortie des usines Lumière à Lyon-Monplaisir", bande de dix-sept mètres qui est le premier film cinématographique réalisé dans le monde et que, neuf mois plus tard, on projeta dans le sous-sol du Grand Café, 14, boulevard des Capucines, au cours de la première représentation publique et payante, qui rapporta trente-cinq francs.

Parfois, au gré d'une "rétrospective", on nous montre quelques images de cette illustre séance, et surtout de la "Sortie", avec son prolétariat à la Zola, ses ouvrières aux corsages abondants, aux chapeaux empanachés, vêtues comme des bourgeoises, et toutes tremblotantes sur l'écran gris. On devrait leur en adjoindre d'autres, "Les Forgerons", "La Mer", "La Pêche aux poissons rouges", "Le Jardinier", qui



par Robert Brasillach

s'appela ensuite "L'Arroseur arrosé", et, plus tard, la célèbre "Arrivée du train en gare de La Ciotat", dont on dit que la locomotive effraya les spectateurs qui crurent la voir débouler sur eux.

Un touchant album de famille constitua l'ensemble des "Primitifs" du cinéma. Sur les genoux d'une dame assise, un bébé Lumière se barbouille de phosphatine et, en robe de tussor et corsage à pois, la cousine pêche des poissons dans le bassin de la propriété. Les hommes jouent au piquet devant les verres à bière et les bouteilles d'apéritif : ils sont gras et barbus et lorgnent d'opulentes poitrines : c'est la province fin de siècle, la douceur des digestions heureuses. Cela s'appelle les Distractions du cercle de famille. Il en est de même à l'étranger et si, au Danemark, le photographe de la Cour range sur un perron la reine Alexandra d'Angleterre, le tsar et la tsarine, les princes royaux, il ne nous offre rien de plus qu'une brochette touchante de bons bourgeois quasi immobiles attendant le petit oiseau qui va sortir.

On a vu passer beaucoup de Trains

Le jouet forain commençait sa carrière. Rien ne l'arrêterait. Un peu partout, des salles s'ouvraient à Paris : au Café de la Paix, au Passage de l'Opéra,

chez Dufayel, suivant la formule du "permanent" moderne, aux heures et aux demies. L'entrée coûtait cinquante centimes et on avait généralement dix films pour sa demi-heure, avec accompagnement de piano et bruiteur dans la coulisse. En Amérique, ces temples de l'art nouveau s'appelaient Nickel-Odeon. Et c'est ainsi que débuta l'histoire merveilleuse, ridicule et enivrante, dont les hommes d'aujourd'hui ne peuvent se passer.

Le cinéma, en cette fin de siècle, nous avons peine à le ranimer, à lui rendre son vrai visage forain, bien avant l'irruption des académiciens, des Italiens, des Comédiens-Français, du film d'art et de toute la littérature. Il y faudra quelque dix ans. Non, nous sommes à la foire, et voilà tout, entre les boutiques d'illusionnistes, les jouets d'optique amusants, la roue qui distribue le nougat et le pain d'épices.

Déjà des opérateurs hardis courent les mers, se font les témoins des naufrages, des enterrements, des revues militaires, bientôt des guerres. Ils truquent aussi, parfois, et les Américains sans scrupules reconstituent dans quelque baignoire leurs victoires navales sur l'Espagne. Mais, même lorsqu'ils sont honnêtes, on croit volontiers qu'ils ne font rien autre qu'offrir pour les amateurs de dépaysement quelque supplément illustré au Petit Journal.

Charles Pathé parcourt les foires avec une carriole

et un phonographe à rouleaux. Un beau jour, il a l'idée de présenter des films, puis d'en tourner lui-même. Le premier fut "L'Arrivée du train de Vincennes". On a vu passer beaucoup de trains en ces débuts de cinéma. Celui de Charles Pathé devait aller loin. Quel temps bienheureux ! On plantait les décors comme au théâtre, et avec deux ficelles on figurait les limites du champ de l'appareil. Puis on jalonnait, avec d'autres ficelles, la distance où l'on voyait les acteurs en pied, et celle où on les voyait à mi-corps. On racolait les premiers acteurs dans la famille, chez les amis, dans la rue. Quand on se mit à tourner des films narratifs, sur scénarios, on résumait en une page les histoires les plus extravagantes. J'ai connu des hommes politiques, députés de notre avant-guerre, qui, racontaient-ils volontiers, aux fins de mois difficiles de leur jeunesse, allaient porter à quelque bureau de Ménilmontant deux ou trois scénarii plus ou moins absurdes, qu'ils déposaient à un guichet, qu'on examinait séance tenante et qu'on leur payait cent sous ou un louis si on les retenait.

Où est le cher cinéma des environs de 1900 ? Il tenait de la carte postale et du musée Grévin. En 1898, Méliès reconstituait en dix épisodes l'affaire Dreyfus, Pathé fabriquait avec Zecca l'histoire d'un crime où la censure (déjà une censure avant même

le cinéma !) interdisait le tableau final de la guillotine. On reconstituait au studio les exécutions capitales dans le monde entier, en petites bandes de dix mètres, la Mort du Pape, l'Assassinat de la famille royale de Serbie, et même, mon Dieu, la Catastrophe de la Martinique. Pour célébrer l'Entente dite Cordiale, on couchait dans des lits jumeaux Edouard VII et M. Fallières. Et, comme les amateurs de tableaux piquants ne manquent pas, on nous offrait des Sou-brettes indiscretes, des Mondaines au bain et des flirts en chemin de fer où des messieurs en jacquette et pourvus de grands faux-cols se penchaient sur des dames réticentes jusque dans leurs bottines à boutons, avec une désinvolture voisine de la pruderie.

Le premier film «X» était codé «Gravelle»

Les maisons se mirent à éditer des catalogues où les films étaient classés par sujet. Chaque titre portait un numéro, l'indication de la longueur, le prix, qui était d'une quarantaine de francs pour un film de vingt mètres, en général, et un mot de "code télégraphique". Il faut savoir que les copies n'étaient pas louées, mais achetées. Il suffit donc de télégraphier un mot du code conventionnel indiqué par le catalogue pour recevoir, avec tous droits d'exploitation, le film désiré. Ces mots

suite page 12



« Les premiers pas »

par Robert Brasillach (suite)

suite de la page 11

étaient choisis au hasard du dictionnaire, dans une liste alphabétique quelconque. On télégraphait "granit", et on recevait un Déjeuner sur l'herbe, pour quarante francs. On télégraphait "grave", et on recevait Une affaire d'honneur, "rencontre à l'épée de deux demi-mondains" (sic) pour le même prix. Parfois, les rapprochements étaient plus savoureux, et cela nous amuse, aujourd'hui, de lire dans le catalogue Pathé de 1904 cette ligne suggestive : "823. Flirt en chemin de fer - 15 m - 30 francs - Mot télégraphique : gravelle". Parfois, on cherchait au contraire à marier le sujet et le code, et, lorsque eut lieu le tremblement de terre de Messine, les catalogues devinrent lyriques : "Le film arrache des larmes, tellement il est émouvant... Les blessés ! Les marins russes ! Tableaux horribles ! Etc. ! Etc. ! 687 copies vendues en deux jours ! - 220 m - Prix : 150 francs net - Mot télégraphique : épouvante".

Tel est le climat où est né le cinéma français, le premier en date, alors le premier cinéma du monde. Petites œuvres courtes et fanées, souvent ridicules, souvent truquées, mais d'où devait naître une poésie particulière. L'art y tenait d'abord du tableau animé, de la car-

te postale. Petit à petit, l'idée de raconter une histoire se fit jour, on ébaucha des aventures comiques et simplistes, puis, après 1900 surtout, de noirs drames d'amour ou de crime qui, trente ans plus tard, fournissaient des succès de fou rire au studio des Ursulines. Aujourd'hui, tout cela a pris le même charme que les anciens albums de photographies officielles, avec leurs redingotes mal coupées et leurs visages grimaçant au soleil. Aujourd'hui, nous regardons avec attendrissement ces ancêtres de nos plaisirs, et nous espérons bien que la Cinémathèque, qui jouit enfin des appuis officiels, pourra en réunir le plus possible de témoignages. Ce premier cinéma a le mérite de préparer les efforts de ceux qui vont venir, qui viennent déjà. C'est le temps où Méliès commence à travailler, et il faut mettre Méliès à part, nous le verrons.

Le film le plus médiocre est le meilleur témoignage

Mais c'est aussi, et avant tout, le cinéma qui a été le plus admirablement marqué des rictus de son époque. Il s'apparente aux journaux de mode, aux descriptions de soirées mondaines, à Figaro et au Petit Journal à la fois, aux préoccupations des concierges et des

duchesses, aux premières automobiles et aux derniers équipages, au catalogue d'armes et cycles de la Manufacture de Saint-Etienne et aux entrées de métro en forme de lys entrelacés. Entre 1895 et 1907, l'air de l'époque est là, et peut-être est-ce le don le plus important, celui que le cinéma n'oubliera jamais : le film le plus médiocre et le plus vieilli est toujours l'œuvre d'art qui garde le mieux le témoignage de son temps. «Le Carrefour des Enfants perdus» et «Le Ciel est à vous» seront pour l'avenir les films du temps où l'on croyait à la Révolution nationale, comme «Hôtel du Nord» et «Quai des Brumes» sont des films de l'immédiat avant-guerre, comme «Fièvre», de Louis Delluc, est typiquement un film de 1922 et comme les premières Actualités sont apparues à la Grande Roue et au Trocadéro ventru sur la colline de Chaillot.

N'y aurait-il que cela, il ne faudrait pas oublier le cinéma d'il y a un demi-siècle. Il a retenu des jours qu'il vivait la plus précieuse et parfois la plus involontaire leçon de réalisme. En même temps, avec Georges Méliès et ses rivaux, il s'initiait à la féerie.

Réalisme et féerie, ce seront à tout jamais les deux directions de l'art nouveau.

Il est beau qu'on s'en soit aperçu tout de suite. □

Video

Le coffret du 100ème anniversaire du cinéma

Il y a cent ans, en février 1895, deux industriels lyonnais, Louis et Auguste Lumière, déposaient le brevet d'une invention baptisée cinématographe. Les deux frères ne soupçonnaient probablement pas que leur invention allait devenir une industrie florissante et qu'elle serait qualifiée de septième art. Ce centenaire est célébré à travers deux cassettes. La première, «L'invention du cinéma», est commentée par Pierre Tchernia et permet, non seulement de revoir les œuvres des frères Lumière, «L'arrivée en gare de la Ciotat» ou «L'arroseur arrosé», mais aussi de redécouvrir les géniales inventions de Georges Méliès. La seconde cassette est plus spécialement consacrée à Hollywood et ses stars et nous revoyons avec plaisir et émotion Jean Harlow, Lauren Bacall ou Clark Gable. Un cadeau idéal pour les cinéphiles.

(Distribution : Polygram Vidéo.)

Les meilleurs de l'humour Courts métrages sélectionnés par Isabelle Roche

Le court métrage est le parent pauvre du cinéma français, et pourtant, bien des réalisateurs sont passés par cette école de la concision avant de mettre en scène des films de plus longue durée. Les sept histoires présentées sur cette cassette sont tout bonnement épatantes. D'«Omnibus», palme d'or à Cannes en 1993, à «Bluff», César du meilleur court métrage 1983, le spectateur ne s'ennuie pas une minute. On ne peut que souhaiter le retour des courts métrages en première partie dans les salles de cinéma, en attendant - pourquoi pas ? - de retrouver les attractions de l'entracte. (Distribution : Polygram Vidéo.)

M. D.



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Les événements du Rwanda et du Burundi ont provoqué l'exode d'environ 5 millions de Hutu au Zaïre et en Tanzanie, situation explosive pour deux grandes raisons :

- La présence de 1 à 2 millions de Hutu déstabilise totalement la région du Kivu zaïrois. L'insécurité y est générale et la guérilla menace de s'y développer.

- Cette même présence fait peser une menace permanente sur le nouveau régime de Kigali obligé de contenir sur ses frontières une poussée de plus en plus forte et de plus en plus menaçante.

Quelles solutions peuvent alors être envisagées ?

1) Le retour en force des Hutu, leur victoire militaire et l'élimination physique de tous les Tutsi. Militairement, les Hutu ne paraissent pas en mesure de l'emporter sur le FPR qui vient de conquérir le pouvoir mais plus le temps passe et plus la situation risque de devenir intenable pour les Tutsi.

2) Le retour pacifique des réfugiés Hutu. Option irréaliste.

Les Tutsi ne laisseront pas rentrer ceux qui ont massacré leurs frères. D'autre part, le Rwanda ne peut pas faire vivre huit millions d'habitants. Le départ des Hutu avait constitué un "ballon d'oxygène" au point de vue foncier ; leur retour provoquerait une catastrophe supplémentaire.

3) L'installation des réfugiés hutu dans les zones peu salubres

Rwanda et Burundi : La partition ou le massacre

mais vides d'hommes du Zaïre oriental. Cette solution n'est pas à écarter mais les Hutu n'accepteront pas de bon gré cet exil définitif.

Ne reste donc que la partition territoriale. En théorie, elle est impossible dans des pays comme le Rwanda et le Burundi où, à l'exception de certaines zones, l'enchevêtrement des populations ne permet pas de distinguer les régions hutu des régions tutsi.

Les massacres des années 1988 et 1993 au Burundi et ceux de 1994 au Rwanda ont cependant eut pour résultat la "purification ethnique" de zones entières.

Aujourd'hui, dans les deux pays, les Tutsi qui ont survécu sont retrans-

chés sur de petits territoires bien protégés par l'armée qu'ils contrôlent. Les deux capitales, Kigali et Bujumbura, sont devenues des villes tutsi. La seconde est encerclée de toutes parts et ses habitants y sont le dos au mur ou plus exactement au lac Tanganyika.

Au Rwanda comme au Burundi, la seule solution permettant de sauver les Tutsi paraît donc la partition territoriale et la constitution d'un Hutuland et d'un Tutsiland qui, d'ailleurs, existent déjà dans les faits :

- un Hutuland constitué du nord de l'actuel Rwanda, de la crête Congo-Nil (Kibuye), de la région de Gikongoro et de celle de Cyangugu ; ce Hutuland déborderait sur certaines régions du Kivu zaïrois déjà peuplées par des Hutu rwandais ;

- un Tutsiland composé de l'est de l'actuel Rwanda et des anciennes régions historiques (Mutara, Gisaka, Buganza, Bugesera et Nduga) ; ce Tutsiland constituerait le cœur d'une entité plus vaste regroupant les zones tutsi du Burundi où, là encore, la seule solution d'avenir est la partition.

Le choix est donc clair. Utopie du "melting-pot" Tutsi/Hutu, avec les massacres qui ne manqueront pas d'en résulter, ou partition, avec son corollaire : le déplacement de populations.

Le tragique avenir du Rwanda et du Burundi est compris entre l'épuration ethnique et la partition ethnique.

Bévues de Presse

Troisième voyage au Royaume de Nimportequoa, roi des Jean- Foutre.

L'HOMME DE L'OMBRE DE LUI-MEME

*Lui est reparti se cacher à
l'ombre de sa propre vie.
Christine Ockrent, L'Express, 23
mars.*

LE MYSTERE S'EPAISSIT

*Au terme du voyage, nous avons
traversé avec Tavernier toute
l'épaisseur du néant de notre
culture.*

*Jérôme Charyn, Le Magazine de
Libération, 25 mars.*

MANIPULATION

*De la guerre, dont à présent il est
loin, il caresse les seins de bronze.
Jules Roy, Fig Mag, 25 mars.*

LANGUE VERTE

*Hue a greffé de nombreux
bourgeons sur la langue de bois
communiste.
Christophe Barbier, Le Point, 25
mars.*

REACTIONS EN CHAÎNE

*Il y a risque que le maillon faible
contamine les autres.
Marc Ullman, RTL, 26 mars.*

NUIT DES MORTS-VIVANTS

*Giscard, fraîchement exhumé des
limbes où il se morfondait...
Françoise Giroud, Nouvel
Observateur, 23 mars.*

C'EST CLAIR ?

*Ah, là, c'est bien Jospin. Il sait
que les socialistes l'ont choisi
parce qu'il était sans tache, et lui,
pour qu'il n'y ait aucun doute sur
sa pureté, il a décidé de se
réaccoucher lui-même.
Gérard Miller, VSD, 23 mars.*

DEDOUBLEMENT

*Je pratique l'autodérision, ça
m'évite les procès en diffamation.
Claude Sarraute, VSD, 23 mars.*

Le journal de Séraphin Grigneux

« Homme de lettres »

par
Daniel Raffard de Brienne

Le 18 mars 1995

J'ai un peu travaillé à ma fameuse tragédie classique, "Decujus". Je tiens les deux premiers alexandrins où Decujus s'adresse à la belle princesse Calamine : "Oui, je viens sur mon char me jeter à tes pieds / Au risque en en sautant de rester estropié."

Je n'ai pas encore décidé si Calamine était vraiment unijambiste (malgré les douze pieds des vers), mais il me fallait ici une rime au singulier. Je me sens vraiment attiré par ces héros de l'Antiquité qui servirent de modèles à nos Grands Ancêtres de 1789. Leur exemple ne se perd pas. La race des héros de gauche se perpétue.

Prenons le cas du lumineux philosophe Bernard-Henri Lévy qui, pour sa plus grande gloire, joint la longue chevelure de Musset et la chemise entrebâillée de Byron à une pensée digne de Monsieur Perichon.

L'héroïque jeune homme, avec un mâle mouvement du menton, a revendiqué pour nos soldats l'honneur de se faire tuer en Bosnie. Il n'a pas craint de se rendre lui-même à Sarajevo. Un de mes amis m'a affirmé l'y avoir vu en photographie, blotti derrière un mur au bruit

présupposé d'un coup de feu isolé tiré sur la ville. Mon sot ami se gaussait, incapable de comprendre l'abnégation du héros domptant sa généreuse impétuosité pour nous conserver sa précieuse vie. Dites-moi ce que la littérature droitrière a gagné à envoyer ses Péguy, Psichari, Cochin ou Alain Fournier se faire tuer sur le front en 1914, tandis que notre Romain Rolland préservait son talent en Suisse.

Le 21 mars 1995

La campagne présidentielle, moins meurtrière, a aussi ses héros. Voilà notre Jospinet montant presque seul à l'assaut. Autour de lui, ses amis tombent un à un, fauchés par la mitraille des affaires, abattus sans pitié par des juges trop cruels. Il continue à avancer, impavide, notre angelot aux boucles grises. En face de lui, il est vrai, les rangs des candidats s'éclaircissent. Le combat est trop rude. Même Lalonde, un vieux briscard pourtant, a abandonné.

Pourvu que Laguiller tienne. La droite girondine nous a donné une et même deux belles leçons de vertu républicaine lorsque, l'un après l'autre, Giscard et Barre ont renoncé à présenter leur candidature parce

que le pays n'est pas en état (ou pas digne) de recevoir leur programme de rénovation. Plutôt refuser la présidence de la République que de renoncer à ses idées. C'est assez beau.

Ni Giscard ni Barre n'ont même songé aux 2 ou 3 % de voix que leur donnaient les sondages.

Le 25 mars 1995

Je profite d'un peu de calme pour jeter un coup d'œil au "Chti 95" que j'avais rapporté de Lille. C'est une sorte de guide rédigé par les étudiants d'une école des Facultés catholiques. Je me préparais à bien m'amuser des inévitables bondieuseries, billets spirituels, prières, heures de messe et tutti quanti. Bernique ! Rien du tout.

En revanche, je trouve la longue liste commentée des boîtes de nuit. Il y a même une page consacrée à "Lille chaud" où l'on indique les rues, jardins publics et Sex Centers où l'on peut rencontrer Brésiliens et dames accueillantes, le tout avec indication des tarifs selon les spécialités. Une autre page, "Lille gay", donne toutes les adresses d'associations, bars, plages et même bosquets où se retrouvent les messieurs-dames et les dames-messieurs. □



De guerre lasse

par Nicolas Bonnal

La relève

Jusqu'à une période récente, les héros des films d'action américains étaient surtout des policiers. Mais, depuis environ cinq ans, les héros sont des agents secrets, des anciens ou des nouveaux de la CIA et des différentes "agences" américaines qui contrôlent avec plus ou moins de brio ce qui se fait de par le monde. Sur ce sujet, on pourra voir avec intérêt les films de Steven Seagal ou "Danger immédiat" (inspiré du roman de Tom Clancy), avec Harrison Ford ; même Sylvester Stallone, dans "L'Expert", et Arnold Schwarzenegger, dans "True Lies", l'adaptation américaine du film de Claude Zidi "La Totale", les ont imités dans cette voie. Le plus amusant est de voir des hommes comme Arnon Milchan, spécialiste de la vente d'armes du Mossad, travailler à Hollywood où il a produit "Pretty Woman" et divers films "antiterroristes".

"Danger immédiat" montre les agissements de la CIA en Colombie qui avaient été décrits avec une grande précision par des journa-

listes français (A qui profite la cocaïne ? de Saulnoy-Le Bonniec, chez Calmann-Lévy). La CIA - et la DEA, plus spécialisée dans le traitement des questions touchant à la drogue - parle avec les trafiquants, échange des soldats-terroristes américains contre des livraisons gracieuses de cocaïne - les fameuses "prises-records" -, marchande ses chères informations.

On peut rappeler que, si Reagan fut acteur à Hollywood, Georges Bush a été directeur de la CIA. Au spectacle succédait la coulisse.

Cette modification des héros de cinéma reflète sans complexe l'évolution de la société américaine, c'est-à-dire de la société moderne. Nous sommes dirigés par des spécialistes de l'information et de la manipulation mentale. Des agents fomentent, comme en Italie à l'époque du "péril rouge", des attentats terroristes en toute impunité et ils disposent de la technologie la plus évoluée pour décider ce qui doit être conçu et exécuté. La mise en examen du ministre de

la "Coopération", dont on apprend, "comme si de rien n'était", qu'il est un ancien des services secrets, montre au grand jour cette manipulation, que jalonnent les exploits de l'attentat du "Rainbow Warrior", les tueurs fous du Brabant, les sectes autodétruites, Timisoara, Panama, le Golfe, la Bosnie, les putsches russes, les élections présidentielles en France.

Tout cela se fait, bien sûr, dans la plus totale impunité. Il est possible pour un pouvoir démocratique de dire et faire n'importe quoi. L'indifférence des "citoyens", le perpétuel flux médiatique rendent notre société et ses louches mystères invulnérables.

La classe politique apparente sert, certes, de bouc émissaire, ce qui explique sa "guignolisation" médiatique. Mais une nouvelle caste va se mettre en place, notamment en France, grâce aux "affaires", qui n'aura pas les scrupules de la précédente et saura jusqu'où elle pourra aller. Ce remplacement sera identique à celui du pauvre policier par le cynique agent secret. Avis aux observateurs... □

Carnets par Pierre Monnier

Louis Nucera cite un mot de Hugo von Hofmannsthal, qui me paraît être un jugement féroce et définitif : "L'écrivain est celui pour qui écrire est plus difficile qu'à tout autre."

La vanité est un vilain défaut, un travers très bête. Je m'en défends mais j'avoue que, si quelqu'un dont j'estime le jugement, Mabire, Ventavon, Vandromme ou Cochet, parle avec indulgence de ce que j'écris, je suis bien content...

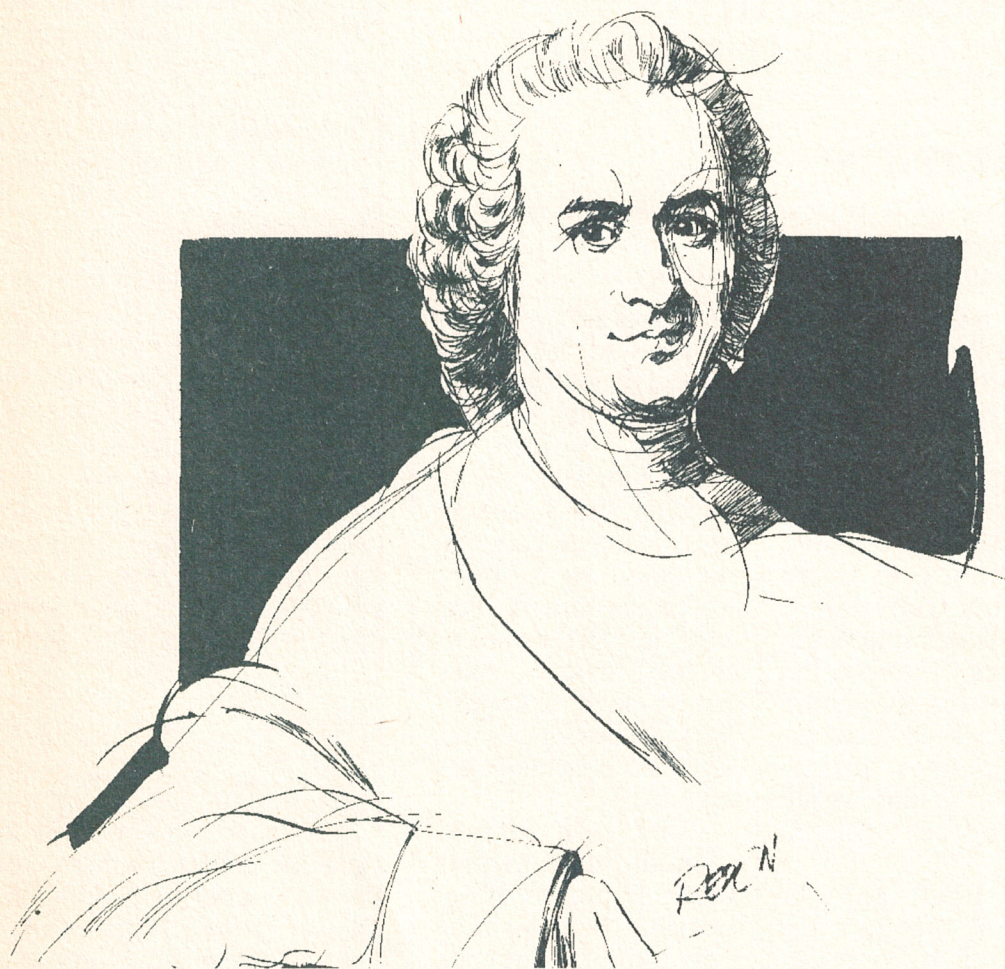
Puissance des médias. Ils sont en mesure de faire croire au peuple qu'il a changé d'avis en huit jours. A fond pour Balladur il y a un mois, à fond pour Chirac aujourd'hui. Il serait intéressant de savoir qui décide, manipule, tire les ficelles et conditionne une opinion qui se contredit à quinze jours d'intervalle.

Ce que je n'apprécie pas, c'est de m'entendre dire... «Comment, vous, pouvez-vous défendre de telles idées, partager de telles causes que nous haïssons ?». Là, je suis toujours tenté de répondre : "Evidemment, si j'étais un con, je serais de votre avis." Et je crois que l'on me trouverait grossier.



Les Provinciales

par Anne Bernet



Jean-Jacques ou le monstre sacré

L'homme naît bon ; c'est la société qui le corrompt." Personne n'ignore cette grandiose absurdité répétée à l'envi depuis deux siècles. Pourtant, son auteur la dément déjà dans toute sa personne et dans chacun de ses actes : Rousseau naît mauvais et la société aura beau faire, elle ne parviendra jamais à l'améliorer.

Un avocat lui trouverait cependant des circonstances atténuantes, voire absolutoires.

Le lendemain de sa naissance à Genève, le 28 juin 1712, sa mère succombe à une fièvre puerpérale. Quelques années plus tard, le père Rousseau, un horloger quelque peu timbré, se remarie et ne se soucie plus le moins du monde des enfants de son premier lit. Jean-Jacques s'élèvera comme il pourra et ne regardera pas aux moyens employés...

La seconde excuse de Rousseau, c'est d'être atteint d'une maladie incu-

rable et congénitale qui lui cause tout au long de sa vie d'abominables souffrances, une gêne perpétuelle en société et qui, en lui empoisonnant lentement le sang, le conduit à la folie avant de le tuer. Le pitoyable secret de Rousseau est d'être un malade mental et physique. Mais il est aussi, malheureusement, l'un des êtres les plus pervers, méchants, calculateurs qui se puissent imaginer. Agé d'une dizaine d'années lors du remariage de son père, Jean-Jacques est confié au pasteur du village et à sa sœur, une névrosée qui le rosse ; l'ennui, c'est que l'enfant manifeste une nette tendance au

masochisme et qu'il prend un plaisir malsain aux fessées...

Dès qu'il a treize ans, il est placé en apprentissage. D'abord chez un greffier. Le jeune Rousseau, qui se croit sorti de la cuisse de Jupiter, trouve que le travail est "une voie ignoble" et que ses collègues sentent mauvais... Il quitte sa première place et entre chez un graveur. Il s'en va sous prétexte que son patron le bat, mais oublie de préciser qu'il est surtout renvoyé pour vol. Devinant qu'il est condamné à errer de place en place, Jean-Jacques recourt à un moyen d'existence peu ragoûtant qui en dit long sur sa personnalité : il monnaie sa conversation au catholicisme auprès de la baronne de Warens, dont il deviendra plus tard l'obsédant et maladroit amant. Dans l'interval, devenu laquais à Turin, l'intéressant garçon commet l'un des actes les plus vils d'une carrière qui pourtant en sera fleurie : il fait renvoyer une jeune soubrette pour un larcin dont il est l'auteur. Quarante ans plus tard, il confessera avec de fausses larmes et une réelle cruauté que la petite Marion, fraîche et rose paysanne savoyarde, lui plaisait et que, faute de la séduire, il avait été trop content de la perdre. S'ensuit dans "Les Confessions" une longue réflexion sur le sort qui dut être celui d'une jeune fille sans travail, sans certificat et qui n'avait plus rien à vendre sinon sa



beauté... A distance, l'horrible bonhomme se pourlèche à l'idée que cette innocente qu'il n'avait pu toucher a fini sur le trottoir. L'anecdote suffirait à discréditer Rousseau et son œuvre de moraliste suisse et puritain auprès de tous les gens normaux.

A 28 ans, ayant hérité de la part de sa mère, Rousseau s'installe à Paris, se met en ménage avec une souillon à laquelle il fera cinq enfants. Ce père de la pédagogie moderne se garde d'élever sa progéniture, qu'il abandonne ponctuellement aux Enfants Trouvés.

Toute l'effroyable hypocrisie de ce faux vertueux s'étale avec complaisance dans ses livres. Au demeurant, Rousseau ne connaît ni regret ni remords.

L'extravagant est que ce monstre fait illusion ; Diderot l'admire et nombre de dames et de seigneurs le protègent. Pourtant, à presque quarante ans, l'homme n'a rien fait, sinon perdre son temps et prouver à la fois son incompetence totale et sa prodigieuse vanité.

La chance tourne lorsqu'en 1750 il décroche le prix de l'Académie de Dijon, très prisé, pour son essai sur le progrès des mœurs non proportionné à celui des sciences et des arts. Rousseau devient l'auteur à la mode, celui par qui le scandale, délice parisien, ne saurait manquer d'arriver. Il est grossier, odieux, rustre, mufle. Les belles marquises sont du public. Pour son opéra, "Le Devin du village", il reçoit les compliments de Louis XV

et de Mme de Pompadour, accompagnés d'une promesse de pension. Il refuse le tout avec tant de morgue que chacun en est ahuri. Sur la lancée, il se permet de ridiculiser la musique française et de publier le "Discours sur l'origine de l'inégalité", qui fait l'effet d'un pavé dans une mare. Voltaire juge l'ouvrage "un ridicule galimatias" et l'auteur "un singe, un pauvre réchappé de la vérole !" Cette désapprobation propulse Rousseau au sommet de la popularité ; il peut tout se permettre, ou presque. Bien sûr, il passe les bornes. Affolé, Diderot, son ami des mauvais jours, coupe les ponts : "C'est un forcené ; un homme méchant. (...) Que je ne revoie plus cet homme-là ; il me ferait croire au diable et à l'enfer !"

En fait, la maladie de Rousseau fait de foudroyants progrès, entraînant des crises de paranoïa. La plupart de ses relations prennent la fuite. Avant cela, il a produit les livres qui font sa renommée, et sa gloire.

En réalité, il est difficile aujourd'hui de lire Rousseau, sinon en morceaux choisis.

Les fameuses utopies de ses essais politiques, tel "Le Contrat social", ont débouché sur des cauchemars que nous connaissons trop bien... Il y a, dans ce premier chapitre d'un livre qui ne fut jamais intégralement écrit, les prodromes de toutes les abominations révolutionnaires, de tous les génocides, de tous les totalitarismes ; le cerveau malade de Rousseau ins-

pirera Saint-Just, Staline et Hitler ; cela rend criminelle une quelconque indulgence...

"L'Emile" est un tissu de sornettes ; la Convention s'en inspirera pour fonder en 1973 une école militaire à l'intention des jeunes patriotes. Les pauvres enfants, habillés à la grecque en plein hiver parisien et nourris à la spartiate, mourront comme des mouches. Les parents des survivants les récupèrent en piteux état. Rousseau, qui ne s'était pas donné le mal d'élever ses enfants, ne leur aurait, de son propre aveu, pas appliqué sa méthode. Il ne l'envoya pas dire à un admirateur qui se vantait d'avoir fait de son fils un véritable Emile : "Tant pis pour vous et tant pis pour lui !"

Reste le Rousseau romancier. Le XVIIIe siècle a sangloté en lisant "La Nouvelle Héloïse" ; on se demande bien pourquoi.

Première partie : Saint-Preux, précepteur roturier et idéaliste, séduit Julie, la fille du comte d'Étanges. Parce que le comte veut l'obliger à accepter des gages (pourquoi veut-il à toute force être honnête et payer ses employés ?!), Saint-Preux s'enfuit en abandonnant Julie enceinte.

Après une fausse couche, elle épousera un vieux Russe.

Deuxième partie : Julie est très heureuse en ménage.

Le tout s'étale en dizaines de lettres larmoyantes, gluantes de faux bons sentiments et d'hypocrisie. Si vous aimez le roman par lettres, Choderlos de

Laclos a fait bien mieux. Quant aux précepteurs séducteurs, Julien Sorel est plus fréquentable que ce triste imbécile de Saint-Preux.

Certes, Rousseau écrit une belle langue ; il a un sens aigu de la description, des envolées lyriques parfois superbes ; toutes les extases romantiques sommeillent déjà dans les "Rêveries du promeneur solitaire". Mais il a tendance à sombrer dans l'outrance, l'emphase, la logorrhée. Il enchante cinq minutes ; il ennueie après un quart d'heure ; et il écœure pour des années.

Le vicaire savoyard qui promène son panthéisme dans "Emile" va réussir le prodige de liguier contre Jean-Jacques les catholiques, les protestants et les philosophes, tous d'accord pour accabler le renégat.

Réfugié en Angleterre, chez Hume, où il commence la rédaction des "Confessions", Rousseau, de plus en plus fou, se persuade que son hôte veut le tuer. Il s'embarque pour la France, trouve refuge auprès d'anciens admirateurs pris de pitié.

Il meurt chez le comte de Girardin, à Ermenonville, le 2 juillet 1778. La Convention fera transporter ses cendres au Panthéon, revendiquant une filiation pourtant peu glorieuse.

Partagé entre l'horreur et la pitié, le lecteur moderne est assez tenté de dire de Jean-Jacques ce que Charlotte Corday disait d'un autre Suisse, le bon docteur Marat :

"Heureusement, il n'était pas français !"

Les aventures de Télémaque durent toujours

Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos." Tel est l'un des judicieux conseils donnés par Fénelon à son royal élève, le duc de Bourgogne, dans un livre écrit à son intention, en 1689, "Les Aventures de Télémaque".

Ce livre a été la bible de l'enseignement depuis sa première édition jusqu'à nos temps modernes, les années soixante.

Depuis, il a été remplacé par de bons apôtres de la Révolution comme Malraux, Prévert et Aragon, tellement plus éducatifs ! Fénelon imagine que Télémaque, las d'attendre son père Ulysse égaré dans son Odyssée, part à sa recherche en Méditerranée et connaît à son tour les aléas du destin. Il est accompagné de Mentor, qui n'est autre que Minerve déguisée en précepteur et qui exprime la philosophie de Fénelon. C'est donc une initiation à la vie, à ses joies et à ses malheurs, écrite dans une langue superbe, celle du XVII^e siècle, et un traité de politique et de morale.

Fénelon veut en effet apprendre à son petit prince la maîtrise de ses passions mais aussi ce qu'est un grand roi : celui qui sait bien s'entourer, celui qui fait prospérer l'économie de son royaume, celui qui récompense les bons artisans, celui qui n'accable pas d'impôts les riches et qui vient en aide aux pauvres. Bref, l'exact contraire de nos présidents républicains.

Si l'on remettait au programme ce livre, qui, bien sûr, demande une certaine éducation, un grand nombre de choses, sans doute, rentreraient dans l'ordre à l'école et dans la cité.

Mais le veut-on vraiment ?

Anne Brassié

Fénelon, "Les Aventures de Télémaque" ; Folio.

Court précis de la loi naturelle par Jean Madiran

La publication du "Court précis de la loi naturelle selon la doctrine chrétienne" donne la mesure de l'estime que, dans sa juste et charitable sévérité, Jean Madiran porte à ses contemporains.

On devine le haussement d'épaules désolé et le soupir accablé de celui à qui le devoir d'Etat commande de dire encore une fois, et de redire toujours, ce qu'il n'a jamais cessé de dire et de redire.

Naguère, on n'ignorait pas plus le Décalogue que le rythme des saisons ou les bases du savoir-vivre. On savait ce qui était conforme à la raison et au bien commun et l'on reconnaissait, sans risque d'erreur, l'autorité légitime.

Aujourd'hui... il faut rouvrir l'école et recommencer le B.A Ba.

Ce n'est sans doute pas par hasard (sans que les auteurs respectifs y soient pour rien) que ce "Précis" paraît en librairie au moment même où sort dans les salles de cinéma le film de Tavernier.

Comme les usines d'armement vendent en même temps l'obus qui perce tous les blindages et le blindage qui résiste à cet obus.



"L'Appât" de Tavernier conte la navrante virée de trois jeunes bêtes à deux pattes, dont une femelle, qui tuent pour se procurer un argent dont la seule finalité sera, comptent-ils, de leur en faire gagner encore plus.

Ce qu'exprime évidemment l'auteur de ce film, c'est son effroi à la

découverte qu'un tel comportement est le signe d'une rupture avec la loi naturelle. Non pas par rejet mais par simple ignorance. Personne ne leur a dit ce qui était bien et ce qui était mal. Ni leurs parents, ni leurs maîtres, ni, chose plus stupéfiante encore, leur raison ni même leur sensibilité. Ils sont des



golems. On ne leur a jamais dit : "Tu ne tueras pas" ; alors ils tuent. On ne leur a jamais dit : "Tu ne voleras pas" ; alors ils volent.

Ils ne font pas le mal. C'est bien pire : ils ne savent pas ce qu'est le mal.

Tavernier, lui, appartient à une époque où ces "élémentaires" étaient enseignés par tous, parents et maîtres, jusque dans les familles socialistes et les écoles laïques et républicaines. Il est d'un temps où l'Anarchiste lui-même respectait la loi naturelle.

Il l'a sucée à la mamelle. Il en a gardé le goût. Sans le savoir, il en avait la nostalgie. Et, petit à petit, il a compris que ce n'était pas un

simple enjolivement social mais une condition absolue de la vie. Comme l'oxygène.

Le drame de Tavernier et de toute une partie de l'intelligentsia qu'il représente, c'est de ne pas savoir, parce qu'ils refusent de le voir, qu'il existe encore des gens qui vivent la loi naturelle, qui l'expliquent et qui savent qu'elle n'est pas une langue morte mais une réalité vivante et simple. Comme tout ce qui est beau. A coup sûr, Tavernier ne lira pas Madiran. Parce qu'il n'est pas intellectuellement prêt à accepter l'idée qu'un philosophe catholique réactionnaire détient le simple remède qui guérit les maux que son cinéma dénonce.

Pourtant, ce petit livre de quarante-cinq pages est un formidable médicament. Une panacée. Un vaccin contre le sida mental et moral.

On peut le lire pour se rafraîchir la mémoire et se redonner du cœur. On doit le faire lire pour s'épargner des heures de discours difficile aux jeunes générations.

Il devrait être au programme de toutes les écoles, de tous les lycées.

Mais cela ne pourrait arriver que dans un monde où, justement, la loi naturelle serait tellement naturelle que personne ne songerait à lui consacrer un livre.

S de B

« LA NUIT DU 4 AU 15 »

par Michel Perrin

Voilà deux décades, nous annonçons à nos lecteurs la sortie prochaine du premier recueil de nouvelles de Michel Perrin

publié par l'Association des amis de Michel Perrin. Edition, hélas, posthume.

L'ouvrage qui vient de nous parvenir tient parfaitement les promesses que nous avons faites à nos lecteurs (ce qui est bien aimable de la part de l'éditeur) : c'est un joyau.

Michel Perrin a reçu cette grâce de donner à qui le lit le sentiment d'être parfaitement intelligent.

S'y ajoute le don de dire les choses les plus simples sur un ton de drôlerie désinvolte qui donne au lecteur l'impression d'appartenir à cette antique aristocratie que l'on reconnaît à ses parfums de vieux cuirs, de tabac blond et d'antiques whyskies, à ses

caresses de tweed épais et de boiserie blondes, à ses bruits doux de rires étouffés et de 78 tours usés.

"La Nuit du 4 au 15" est un de ces petits livres savants et légers que l'on néglige à parution parce qu'ils ne sont pas signalés par Pivot d'Arvor et que l'on s'arrache à prix d'or, dix ans plus tard, quand les snobinards attardés décident de découvrir un génie que les initiés connaissent depuis ses premiers imprimés (exemple : Vialatte).

On achètera donc, non pas un, mais dix ou douze exemplaires de "La Nuit du 4 au 15" que l'on offrira à ses amis les plus chers ou que l'on serrera au fond d'une bibliothèque avec la certitude que, si l'homme n'est pas remontré dans l'arbre de ses ancêtres avant ce moment-là, ces petits in-

octavo joliment imprimés sur papier de qualité vaudront en 2005 cent fois leur prix actuel.

Le plaisir du lecteur sera ainsi augmenté de la certitude que ses héritiers, étreints par un puissant mélange de reconnaissance pour sa perspicacité, de considération pour son bon goût et de respect pour son souci du patrimoine, célébreront sa mémoire dans les siècles des siècles en buvant du champagne de grand prix.

Quant à Michel Perrin, installé sur son fauteuil de nuage et dégustant un verre d'ambrosie des hauts plateaux pendant qu'un angel-band joue pour lui quelque mélodie syncopée du vieux Sud sur des lyres trafiquées, il appréciera sans doute d'être devenu un objet de spéculation.

AMP Editions, 46 rue Sainte-Anne, 75002 Paris.



La Marseillaise est-elle un

par Jean Ma

Jean-Marie Pélaprat est mort brusquement, le dimanche 26 mars. C'était un ami rare et précieux. Amoureux jusqu'à la passion de la France et de sa civilisation, il était dans la vie un homme charmant, disert, souriant et d'une conversation passionnante qu'une pointe d' "assent" résistait à un demi-siècle de vie parisienne rendait plus délicate encore. Ecrivain, scénariste, historien, dramaturge, cet érudit pétri de tradition et d'humour devait, assez paradoxalement, sa notoriété à la bande dessinée. Grande signature et aîné taquiné autant que respecté de l'équipe "Pilote" à sa meilleure époque, il fut, sous le nom de plume de Guy Hempay, l'auteur de fort beaux albums aujourd'hui réédités aux Editions Triomphe. Il préparait d'ailleurs un scénario inédit pour cette sympathique maison quand le Ciel l'a rappelé. Voilà quelques semaines, il m'avait adressé une petite étude sur la "Marseillaise" qu'il jugeait lui-même (avec le sourire) "un peu politiquement incorrecte", motif pour lequel il souhaitait la voir publier dans les colonnes du "Libre Journal", ce que j'avais prévu de faire à l'occasion du 14 juillet prochain. Voici ce texte, l'un des derniers que Jean-Marie Pélaprat aura écrits.

S. de B.

La Marseillaise, chant révolutionnaire, patriote, militaire : personne n'en doute. Mais républicain ? C'est une autre affaire.

On a un peu trop dit qu'après Varennes Louis XVI ne fut plus qu'une potiche. En fait, l'Assemblée, en quête d'une version officielle qui sauvegardât le mythe de la cohabitation du roi avec la Révolution, avait immédiatement imposé la fable d'un enlèvement et Louis XVI conserva entiers les pouvoirs que lui donnait la Constitution de 1791 (exécutif, avec droit de veto suspensif sur le législatif) jusqu'au 10 août 1792. Les Jacobins et les autres extrémistes qui réclamaient tous sa déchéance furent durement matés par La Fayette, le 17 juillet 1791, lors de la fusillade du Champs-de-Mars. Le 20 avril 1792, ce fut, selon la Constitution, Louis XVI en personne qui déclara la guerre au "roi de Hongrie et de Bohême", autrement dit à l'Autriche. Il est donc impensable qu'un jeune sous-lieutenant ambitieux, invité le 25 avril à une réception chez le maire d'une ville aussi importante que Strasbourg, en plein début de guerre, ait regagné son auditoire d'un chant dirigé contre Louis XVI, c'est-à-dire contre le gouvernement. Examinons cependant certains mots. "Allons, enfants de la

patrie... Amour sacré de la patrie..."

Il a été établi, une fois pour toutes, que la patrie, exhumée de l'antiquité romaine, est une réinvention de la République française, du moins de la Révolution. C'est faux. Le mot, qui fait son apparition en français au XVI^e siècle, est abondamment usité au XVII^e. Louis XIV décerne à Vauban le titre de "patriote".

"Que veut cette horde d'esclaves, De traîtres, de rois conjurés ?"

En juillet, les fédérés marseillais entraient dans Paris, puis, le 10 août, s'emparaient des Tuileries en chantant le chant de Rouget

Les "traîtres" sont évidemment les Emigrés armés, mais le mot "roi", au pluriel, ne peut englober le roi qui vient précisément de déclarer la guerre à "cette horde d'esclaves". Les "rois" en question sont donc les étrangers : François II d'Autriche, et Frédéric-Guillaume de Prusse que l'on sait prêt à entrer dans le conflit et qui y entrera en effet. Même observation pour les "despotes sanguinaires", pour "de la tyrannie l'étendard sanglant", etc.

Il ne faut jamais perdre de vue que, en ce printemps 1792, on maintenait ferme la fiction de Louis XVI, roi "inviolable" et allié de la Révolution. Bien qu'il lutât tant qu'il le pouvait contre la Constitution civile du clergé, les décrets visant les Emigrés, etc., les porte-parole officiels affirmaient encore son attachement à la Constitution, à laquelle d'ailleurs il avait prêté serment. On peut croire, néanmoins, qu'en flétrissant "ces complices de Bouillé" Rouget de Lille attaque directement Louis XVI. Bouillé est, en effet, avec Fersen, le principal artisan de la fuite à Varennes : il a disposé sur le parcours six régiments de cavalerie pour aider les fugitifs. Mais, ce que la postérité passe sous silence, c'est que, sitôt après l'échec de l'équipée qui compromettait tant le roi, Bouillé, émigré au Luxembourg, écrivit à l'Assemblée pour se dénoncer hautement comme responsable de l' "enlèvement". Rouget ne s'indigne donc pas contre Louis XVI, mais contre ses "ravis-seurs". Et, naturellement, plus largement et une fois de plus, contre les Emigrés.

En juillet, les fédérés marseillais entraient dans Paris, puis, le 10 août, s'emparaient des Tuile-



chant républicain ?

rie Pelaprat

ries en chantant le chant de Rouget, qui, à l'origine "Chant de guerre pour l'armée du Rhin", devint ainsi "la Marseillaise". Musique et paroles avaient été imprimées et colportées dans le Midi où un nommé Mireur les avaient fait connaître, à la fin d'un banquet, aux Marseillais qui portaient pour la capitale. La Marseillaise, "l'ignoble chant des Marseillais", dira Madame Royale, fut immédiatement reçue comme un hymne jacobin, beaucoup plus politique que militaire, et reprise avec enthousiasme.

Or, son auteur, qui se trouvait alors à Huningue, ignorait tout de cet extraordinaire destin.

Après le 10 août, qui sanctionnait la chute de Louis XVI, les officiers durent répondre par oui ou par non à cette question : "Vous soumettez-vous au décret de l'Assemblée ?" Prudents, tous les officiers d'Huningue répondirent oui. Seul, le royaliste Rouget de Lisle répondit non. Dès lors, dégradé, expulsé de l'armée et errant misérablement, il découvrit le succès de son œuvre et en fut abasourdi. On peut le comparer à Karl Marx qui vécut assez vieux pour déclarer : "Je ne suis pas marxiste." Mais la récupération de la Marseillaise fut beaucoup

plus rapide que celle du "Capital" : Moins d'un an après sa création, on la chante autour de l'échafaud de Louis XVI, le 21 janvier 1793, ce qui révolte et désespère Rouget, anonyme dans Paris. Malgré un réengagement volontaire dans l'armée (désormais armée de la République), Rouget est arrêté en septembre 1793 comme suspect. Sauvé de la guillotine par le 9 thermidor, on le retrouve lassé, aigri, prêt à bien des concessions mais de plus en plus royaliste. Par exemple, il déteste Napoléon :

**Louis-Philippe
lui octroie une pension
de 1 500 livres**

Est-il un mot dont l'affreuse énergie

Peigne à la fois tigre,
Satan, Néron,

Et pis encore ? — Oui !
— Quel ? — Napoléon !
et, en 1814, il glorifie superbement la royauté revenue :

Vive le roi !
Noble cri de la vieille
France,

Cri d'espérance,
De bonheur, d'amour
et de foi !

Quant à la Marseillaise, tantôt il hausse les épaules : "Ah oui ! Ma blquette, cette misère"..., tantôt il soupire avec un orgueil nostalgique : "J'ai fait chanter le monde."

Il est vrai que, décrétée hymne national le 26 messidor an III (14 juillet 1795, Rouget était alors en prison), interdite par la suite ou clamée selon les régimes, la Marseillaise s'est finalement imposée dans le monde entier. Quel tube ! Rouget en aurait pu espérer quelque argent mais, dès 1812, un tribunal avait tranché : la Marseillaise avait été imprimée et vendue à une époque où aucune loi ne donnait droit de propriété aux auteurs. Et le confrère Béranger paie pour Rouget une dette de cinq cents francs afin de le sortir de Sainte-Pélagie !

Enfin, Louis-Philippe lui octroie une pension de 1 500 livres qui lui permet de ne pas mourir dans la misère. Depuis, les Républiques se succèdent avec un hymne qui, dans aucun de ses couplets, pas plus que dans son refrain, ne contient le mot "République". (il n'est évidemment question que du texte de Rouget de Lisle ; par la suite, bien des couplets d'auteurs divers s'y ajoutèrent). Ainsi, d'ailleurs, peut-on continuer de le chanter sous des régimes non républicains (Monarchie de Juillet, Vichy), ce qui eût été beaucoup plus difficile, par exemple, avec le Chant du départ, de Méhul, paroles du régicide Marie-Joseph Chénier : "La République nous appelle"...

Libres propos

Lettre ouverte au président de la République sur le nationalisme et la guerre

Vous avez déclaré, dans une phrase amère,

*Que, pour vous, la Nation était
sujet de guerre.*

*C'est sans doute pourquoi,
durant vos septennats,
Vous avez fait voler nos
frontières en éclats.*

*Il faut être inconscient pour
croire que le monde
Peut vivre en harmonie dans
une paix profonde*

*Alors que, même au sein des
familles, déjà,*

*Frères et sœurs, souvent, sont
comme chien et chat.*

*Avec les étrangers de diverses
cultures*

*La cohabitation devient contre
nature*

*Surtout quand la plupart de
ces envahisseurs*

*Ne peuvent accepter ni nos lois
ni nos mœurs.*

*Il est donc criminel d'avoir
ouvert la porte*

*A ces gens malveillants, à
toutes ces cohortes,*

*Qui, pour nous supplanter,
arrivent de partout,*

*Forts d'avoir entendu qu'ils
sont chez eux, chez nous.*

*Instaurer le malheur sur notre
terre entière*

*N'est pas la solution pour
éviter la guerre.*

*De plus, c'est faire injure à
ceux qui ont lutté*

*Pour garder à la France sa
belle identité.*

Élise Moysset-Gimenez

« Harcèlement » de Barry Levinson

Double trahison «Harcèlement» ! L'affiche du film (interdite dans certaines villes) trahit deux fois. Ceux qui, en la voyant, pensent assister à un "pomo" en seront pour leurs frais... Ceux qui se refusent, au nom de la morale, à s'y rendre passeront à côté d'un grand moment de confort.

Un cadre important (Michaël Douglas) d'une immense entreprise d'informatique présidée par un roublard (Donald Sutherland) voit une promotion lui passer sous le nez.

Le poste échoit à une superbe femme (Demi Moore) qui fut sa maîtresse et qui a conservé un excellent souvenir de sa liaison toride. Elle souhaite vivement renouer cette relation. Détenant le pouvoir, elle pense dominer son subordonné... Mais celui-ci, malgré son attirance intacte, a depuis son mariage une existence de père de famille exemplaire.

La dame-chef va littéralement tenter de le violer, sans succès. Blessée dans son amour-propre (si l'on veut), elle décide de briser le récalcitrant.

La scène pivot du film dure trois ou quatre minutes et n'a rien de plus que ce qui est montré journellement à la télévision. Sans elle, pas de film ! C'est ensuite deux heures éblouissantes où le héros défend son intégrité.

Tout rentrera dans l'ordre : la vilaine sera punie, la vie de famille sera sereine et le cadre conservera son emploi. Hormis le passage d'exposition des faits et un dialogue dur, ce film peut être vu par tous après seize ans.

Quelle impitoyable peinture des mœurs américaines ! La moindre once de pouvoir abolit tout sens moral. Le fric, le fric, la peur d'en manquer amènent les pires bassesses. La folie imbécile de l'informatique qui déshumanise tout. Au milieu de tous les artifices, l'histoire de ce père de famille intraitable avec sa propre morale est assez réconfortante. Belle musique d'Ennio Moricone. Décors réalistes. Un documentaire sur l'Amérique d'aujourd'hui. Le "rêve américain"... un cauchemar !

D'après le roman de Michaël Crichton, l'heureux auteur de... "Jurassic Park" ! □

Balades

par
Olmetta

Naguère, au Marché Cadet, on voyait la cuisinière de maison bourgeoise acheter le pot-au-feu des domestiques et le poulet que les maîtres dégusteraient avec des frites.

Aujourd'hui, marchandes de "quat'saisons", rôtisseurs et fromagers du terroir se sont effacés devant les charcuteries, boulangeries, poissonneries, cours des halles, agréés par le Beth Dhin de Paris. C'est la piste aux étoiles... de David.

Autre particularité : Le Grand Orient de France, récupérant le terrain du marché de plein air, a fait construire une sorte de bunker qui vaut le détour tant il est prétentieux. Futuriste pendant trois semaines à la fin des années cinquante, la construction est aujourd'hui furieusement démodée. D'année en année les systèmes de sécurité sont renforcés. Les "Frères la Gratouille" auraient-ils la pétoche de cette humanité à laquelle ils veulent tellement de bien ?

Au rez-de-chaussée, pourtant, on accède librement au plus grand marché maçonnique de France : livres, revues, boutons de manchettes, montres, vaisselle, marqués du triangle, de l'accacia, de l'équerre, du compas et autres gris-gris.

Cette omniprésence judéo-maçonnique rend plus incongru encore un endroit magique surgi, à quelques pas de là, de la France profonde : "La Mère de famille".

La plus ancienne confiserie de Paris.

Cette boutique du 35, rue du Faubourg-Montmartre est une miraculée. Depuis 1900 elle est intacte. Mêmes vitrines, même caisse, mêmes présentoirs, mêmes boîtes décorées. On y trouve des gâteries comme nulle part : macarons d'Amiens, sucres d'orge de Moret, pralines de Montargis, madeleines de Commercys, anis de Saint-Florentin, violettes de Toulouse, réglisse, abricots confits, cafés, thés et chocolats maison.

"La Mère de famille" fut créée en 1761. On peut rêver que Marie-Antoinette y dégustait des douceurs pendant que son royal époux bricolait une serrure...

Ce qui est certain, c'est que cette institution est menacée par le "progrès". Rien que le nom, déjà... Pensez : "La Mère de famille", c'est de la provocation, non ? □

Le bonheur au théâtre

Cinquante pour cent de réussite. Tel est le score brillant — pourquoi ne pas le dire ? — que le "Libre Journal" a obtenu dans la comparaison entre SON palmarès pour les Molière et le palmarès des "professionnels de la profession".

C'est plus qu'honorable Qu'on le sache donc : comme la majorité, le "Libre Journal" avait choisi :

- Pierre Meyrand comme meilleur comédien pour son interprétation dans "Les Affaires sont les affaires" d'Octave Mirbeau (et non pas d'Alain Mirbeau, comme l'a doctement indiqué l'inculte de service sur A2) ;

- Didier Bezace, révélation théâtrale, pour "La Femme changée en renard" ;

- "Les Affaires sont les affaires", meilleur spectacle subventionné ;

- Yasmina Reza, meilleur auteur pour "Arts" ;

- "Art", meilleur spectacle privé ;

- et Michel Dussarat, meilleur créateur de costumes, pour "Chantecler".

Pour le reste, le choix de Brigadier s'était porté sur :

- Juliette Brac comme meilleure comédienne, alors que Suzanne Flon a été couronnée ;

- Sabine Haudepin comme meilleur second rôle, quand la majorité a choisi Catherine Frot ;

- Jean-Michel Ribes pour la mise en scène de "Brèves de comptoir", mais le Molière est revenu à Alain Françon pour "Pièces de guerre" ;

- et Claude Plet pour les décors de "Les Affaires...", pendant que le choix du jury se portait sur Corte Real pour "L'Allée du bois".

C'est assez dire que l'amateur de théâtre est assuré de trouver son bonheur derrière ce "Rideau rouge", qu'il suive Brigadier ou qu'il prenne le contrepied de ses avis... □

Rendez à ces Arts

Carthage

Les latinistes le savent : "delenda est !" (Ce que l'Angleterre ne fut pas...) Et les latinistes retrouveront maints souvenirs virgiliens en parcourant la superbe exposition du Petit Palais consacrée à Carthage, dans le cadre de la "saison tunisienne" lancée en France en novembre dernier. Ce sont quinze siècles d'histoire qui sont évoqués, de la fondation de Carthage en 814 avant J.-C. (pour garder une datation comprise même par des païens...) à l'Afrique chrétienne de saint Augustin, au Ve siècle, (après J.-C. évidemment). Carthage commençait avec la belle Didon, princesse phénicienne, fille du roi de Tyr, qu'aima Enée, comme le raconte Virgile qui reprend la légende. Mais, justement, et c'est ce qui est sympathique, l'exposition du Petit Palais évoque aussi bien les légendes que l'histoire. Avec quelque deux cent cinquante pièces présentées (plusieurs pour la première fois), on découvre un trésor - l'on attire toujours ! - et c'est celui de Chemtou (1648 pièces d'or ! sans veau) découvert très récemment dans le nord-ouest de la Tunisie. L'intérêt artistique de cet or étant modeste, on pourra lui préférer le baptistère quadrilobe en mosaïques de Téboulba (VIe siècle ap. J.-C.), le sarcophage en marbre dit "de la prêtresse ailée" (Ive, IIIe siècle art J.-C.) ou les statues en terre cuite du dieu Baal-Hammon de la Carthage punique. Si l'on attire le chaland, l'horreur aussi. Et une salle est consacrée aux stèles votives du sanctuaire punique, le "tophet", là où l'on sacrifiait (peut-être) des enfants au dieu Moloch. Et après Virgile, c'est Flaubert que l'on évoque : une exposition également littéraire. Hannibal et ses éléphants sont là aussi. Et l'on s'achemine vers la destruction (delenda est, on vous l'a dit) de Carthage par Rome en 146 avant J.-C. La civilisation punique va toutefois survivre un peu à travers les Berbères : une stèle en libyque et un punique en témoignage. Et saint Augustin eut une maman berbère. Les mosaïques de Carthage sont également un grand moment de cette riche exposition.

Nathalie Manceaux

Avenue du Pt Wilson, Paris VIIIe ; jusqu'au 2 juillet. Un conseil : avant la visite, lisez le formidable ouvrage que Claude Aziza a dirigé dans la collection Omnibus-Presses de la Cité : "Carthage, le Rêve en flammes".

Un jour

Byzance

Constantinople, "sanctuaire du prestigieux passé romain et grec", le 5 avril 1453... A l'aube, l'armée de Mehmet II a investi la glorieuse Byzance, l'antique capitale de Constantin le Grand, le premier César champion du Christ. De Marmara jusqu'à la Corne d'Or flottent les étendards du Faux Prophète, soufflent et roulent les trompes, les buccins, les tambours, les timbales turcs ; quatre cent quatre-vingt-treize gros navires infidèles bloquent le Bosphore. Les troupes du Sultan alignent cinq cent mille hommes, celles du Basileus Constantin XI Dragasès huit mille. D'abord, les innombrables bombardes de Mehmet, dont l'une crache des boulets de mille livres, pilonnent les enceintes de la ville, des fortifications du Ve siècle. La muraille de "la Vallée de Lycus" croule peu à peu et, lors de la nuit du 18, les Islamistes, brailant "Allah ! Allah ! Allah akbar !", franchissent la brèche pratiquée par leurs pièces dans la courtine. Les Chrétiens, nobles et plébéiens confondus, les obligent à fuir. Les féroces offensives mahométanes perdureront un mois, toutes échoueront... Le 27 mai, Mehmet, quoique démoralisé, commande un nouvel assaut. Il a, hélas, raison !... Trois fois, les assiégés dispersent les hordes de janissaires, mais les pauvres gens ont oublié de clore la kerkoporta, la porte du Cirque. Les Orientaux la passent d'une charge, attaquent de dos les Byzantins de la porte Saint-Romain, inondent les rues... Les unes après les autres, les phalanges de Dragasès titubent, plient, lâchent le terrain en bon ordre, néanmoins, elles le lâchent. "La ville est nôtre !" hurle Mehmet. Le cri du Sultan est une prophétie. Un quart d'heure plus tard, Byzance tombe. Et les Ottomans infligeront à ses fils et à ses filles de longs jours de tueries, de tortures, de viols, de saccages. Vrai preux, Constantin XI était mort le glaive à la main. Son corps avait reçu tellement de taillades qu'il ne put être identifié que grâce aux sandales pourpres qui le chaussaient.

Jean SILVE de VENTAVON

Mes bien chers frères Saintes femmes !

Le thème de la récollection était : "Homme et femme, Il les créa". Il y avait là de nombreux jeunes gens et jeunes filles de 14-15 ans. Je savais à peu près quoi dire aux garçons sur leur vocation masculine selon Dieu et dans la société. Mais que dire aux filles sur les dames ? Devais-je consulter les livres de psy, de socio, de philo ? Mon libraire me conseilla Simone de Beauvoir. Non : j'ai lu mon Dictionnaire des Saints ; deux mille ans de sainteté au masculin et au féminin. La sainteté est un bon observatoire, car elle ne crée pas un autre homme ou une autre femme ; la sainteté se fonde sur la nature humaine et elle la purifie. Elle donne au contraire des hommes et des femmes "plus normaux" en ce qu'elle limite les défauts et suscite le meilleur de notre nature. J'ai étudié quarante-cinq figures féminines sur toute l'histoire de l'Eglise. Quelle diversité ! Il y a des riches et des pauvres, des reines et des esclaves, des femmes très belles et des femmes très laides, de bonne famille ou d'anciennes prostituées, mariées, ou religieuses, voire divorcées, ou vieilles filles, ou jeunes filles, intellectuelles ou illettrées, martyres ou mortes de leur belle mort. La sainteté féminine exalte ce qui est propre aux femmes : d'être épouses et mères, ou vierges consacrées. Elles ont beaucoup à souffrir de la contrariété masculine dans le mariage ou à subir la persécution dans leur vocation à la virginité. Elles sont plus dures au mal que les hommes (ça, mon dentiste me l'avait déjà dit). En politique, elles sont pacificatrices. Elles ont un domaine de prédilection : l'éducation et les œuvres de miséricorde. Elles ont une énorme influence sur les hommes. Ce sont des mères influentes (ste Monique, ste Hélène), des épouses influentes (ste Clotilde, ste Marguerite d'Ecosse), des émules de sainteté (ste Thérèse d'A., Bse Alix). Jamais garçons manqués, elles ont souvent exhorté les hommes à être des hommes : ste Geneviève, ste Catherine de Sienne, ste Jeanne d'Arc. Pour conclure, ce qui m'impressionne chez la femme selon Dieu, c'est sa force. La Bible ne fait-elle pas l'éloge de la femme forte ? "La femme vaillante, qui donc peut la trouver ? Elle est infiniment plus précieuse que les perles" (Pr. 31).

Abbé Guy-Marie

La Grande Guerre

Une femme dans la guerre

On a pu en juger, notre chronique de la Grande Guerre n'a aucune ambition historique. Elle ne prétend que rendre hommage aux combattants de 14-18 bien négligés aujourd'hui par ce "devoir de mémoire" dont on nous rebat tant les oreilles. Elle est donc constituée de ce que l'on aurait appelé naguère des "miscellanées", mélange de revues de presse de l'époque, de chroniques, d'anecdotes méconnues, de lettres de combattants ou de parents de soldats, de témoignages personnels inédits ou rares.

A partir de ce numéro, et pour quelques décades, nous publions un document totalement inédit et passionnant par ce qu'il révèle des pensées et des soucis de la France profonde pendant cette période.

Il s'agit du journal d'une habitante de Saint-Quentin, ville alors occupée par l'Allemand. On y retrouve ce qui, en ce temps-là, faisait l'âme de la France. L'élégance, la rigueur morale, la tradition mais aussi, au-delà du courage, l'insolence et parfois l'imprudence des dames de la bonne société.

La tante de notre ami Daniel Raffard de Brienne jeta en effet sur le papier ses pensées, ses réactions, ses colères, ses émotions. Puis, ce journal, tenu pendant deux ans, fut confié à une voisine lorsque Madame Raffard de Brienne dut quitter sa ville. Quelques jours après, la voisine était tuée et sa maison détruite dans un bombardement. Le journal, endommagé mais lisible et presque complet (seules manquent les toutes premières pages dont on peut supposer qu'elles racontent l'entrée des Allemands à Saint-Quentin), fut retrouvé sept ans plus tard dans les décombres. Il n'a jamais été publié.

Vendredi 4 décembre 1914

Les pillards s'amènent à 7 h 1/2 du matin et s'installent dans la cave. Ils collent sur chaque bouteille une étiquette portant le nom du propriétaire, sans doute pour se mettre à l'abri des empoisonnements. Le déménagement est vite fait, il y a de 60 à 80 bouteilles dont 20 imbuables ; ils

ont la bonté de nous en laisser 15. Un des soldats, qui parle à peu près le français, veut d'abord nous faire croire que tout le vin est réquisitionné pour les blessés des ambulances, mais, voyant que ça ne prend pas, il finit par avouer qu'une partie du vin ordinaire est pour les malades mais que le vin fin et le champagne sont pour les officiers et leurs joyeuses compagnies. Ils peuvent vraiment appeler Paris la Babylone moderne ! Depuis qu'ils sont à Saint-Quentin, nous sommes enfouis sous un fleuve de boue.

Vers trois heures, un soldat se présente et me dit : "Vous avez ici un jeune homme de 17 à 45 ans (!) ; voulez-vous me donner son nom ?" Je suis un peu interloquée ; je pense que ce doit être une dénonciation du capitaine décaveur, mais il me semble un comble de venir arrêter un jeune homme sans même savoir son nom. Il m'est malheureusement impossible de cacher Marcel puisqu'il est inscrit sur la pancarte des habitants de la maison et, la rage dans le cœur, je dois lui épeler son nom. Puis, le soldat me dit : "Est-ce que je puis parler au jeune homme ?" Je me dis : ça y est, il va l'emmener, je vais tâcher de gagner du temps. Marcel est dans la salle à manger mais je dis au soldat : "Le jeune homme n'est pas ici." "Ah ! Où est-il ?" - "Il est allé se promener." - "Quand pensez-vous qu'il reviendra ?" - "Je ne sais pas, peut-être vers le soir..." Le soldat me salue et s'en va. Je viens retrouver Marcel et je lui dis : "Mon pauvre Marcel, tu n'y échapperas pas !" et j'ai la ferme conviction qu'il reviendra ce soir.

A 6 heures, en effet, le soldat revient... avec un gendarme. La situation devient tragique. Mère, affolée, leur demande : "Enfin, que lui voulez-vous ? Il est parfaitement en règle puisqu'il n'est pas soldat !" Nous avons une peur affreuse que le capitaine l'ait dénoncé comme soldat. Comme ceux qui ne se sont pas rendus sont traités comme espions et fusillés, nous sommes absolument angoissés. Le soldat nous dit : "Mr Marcel Raffard est bien ici ?" Nous ne pouvons répondre que oui. Alors il ajoute : "Voulez-vous lui dire de venir", et nous appelons Marcel.

Il lui demande : "Vous êtes bien Mr Marcel Raffard ?" - "Parfaitement." - "Eh bien, veuillez suivre monsieur", et il lui montre le gendarme. Marcel va s'habiller et Mère, qui

veut l'accompagner pour savoir où on va l'emmener, va mettre son chapeau. Pendant ce temps, je demande aux deux hommes : "Vous n'allez pas en Allemagne ?" Le soldat me répond : "Non, pas en Allemagne." Et, faisant le mouvement de mettre en joue, j'ajoute : "Vous n'allez pas le fusiller ?" Le soldat dit : "Non, non", tandis que le gendarme, un tout jeune homme blond avec une figure très douce, qui ne comprend pas un mot de français mais qui a compris le geste, rit de tout son cœur en faisant "non" avec la tête. Je leur dis : "On ne sait que penser avec vous, vous êtes si mauvais..." mais le soldat fait comme s'il ne comprenait pas. Marcel est prêt. Mère, qui tremble comme une feuille et qui n'a pu arriver à mettre un bouton de bottine, part en pantoufles et tombe sur les genoux en franchissant la porte. Et ils traversent la rue de la Sellerie et la Grand Place escortés par les deux Allemands. En route, Mère interroge le soldat qui ne veut rien dire et lui répond seulement : "On vous dira à la Kommandantur." On mène Marcel à l'Hôtel de Ville où sont déjà une vingtaine de détenus ; on prend son nom et son âge et Mère dit à un sous-officier : "Enfin, que reprochez-vous à mon fils ?" Il lui dit seulement : "Sortez." Mais Mère tient bon et reprend : "Je veux savoir pourquoi on est venu l'arrêter", mais la brute attrape Mère par le bras et la jette dehors en disant : "Vous, Madame, sortez." Mère et Marcel échangent un regard consterné et Mère est obligée de s'en aller. Elle va alors à la Kommandantur qui est installée au Crédit Lyonnais et explique son cas à un petit sous-officier, d'ailleurs fort gentil, qui offre à Mère de l'accompagner à l'Hôtel de Ville pour avoir des éclaircissements ; mais un officier l'appelle et lui dit quelques mots en allemand. Le sous-officier dit alors à Mère qu'il ne peut l'accompagner mais qu'elle saura quelque chose le lendemain vers 10 heures.

Mère revient, nous dit qu'elle n'a pu rien apprendre et nous sommes toutes consternées. Mais il ne s'agit pas de rester là inactives et je conseille à Mère d'aller trouver notre voisin Mr Wormser qui loge un gros colonel ; peut-être par lui pourra-t-on apprendre quelque chose.

(à suivre)

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— Accueil des réfugiés politiques
au V^{ème} siècle —

- | | |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> SERGE de BEKETCH | <input type="checkbox"/> PÈRE GUY-MARIE |
| <input type="checkbox"/> ANNE BERNET | <input type="checkbox"/> LORO |
| <input type="checkbox"/> NICOLAS BONAL | <input type="checkbox"/> BERNARD LUGAN |
| <input type="checkbox"/> ANNE BRASSIÉ | <input type="checkbox"/> NATHALIE MANCEAUX |
| <input type="checkbox"/> JÉRÔME BRIGADIER | <input type="checkbox"/> PIERRE MONNIER |
| <input type="checkbox"/> CHAUMEIL | <input type="checkbox"/> DANIEL RAFFARD |
| <input type="checkbox"/> MICHEL DEFLANDRE | DE BRIENNE |
| <input type="checkbox"/> HENRI de FERSAN | <input type="checkbox"/> VENTAVON |
| <input type="checkbox"/> JOSEPH GREC | <input type="checkbox"/> et... ADG |

**Le Libre journal
de la France Courtoise**

**OUI, je m'abonne au
"Libre Journal de la France Courtoise"**

DÉCADAIRE DE CIVILISATION FRANÇAISE
ET DE TRADITION CATHOLIQUE ÉCRIT PAR DES JOURNALISTES LIBRES

A cet effet j'utilise le rythme de paiement qui me convient :

- ☐ Je souscris un **premier** abonnement pour un an (34 numéros) pour un montant de **F 600,-**
- ☐ Je suis déjà abonné mais je **prolonge** d'un an mon abonnement actuel pour un montant de **F 500,-**
- ☐ J'adhère au "**Pacte-abonnement**" (voir au verso)

Le "**Pacte-abonnement**" est un engagement mutuel fondé sur la confiance entre gens de bonne foi : nous nous engageons à vous servir le "Libre Journal" pendant un an (34 numéros) sans vous accabler de rappels ou de relances.

De votre côté, vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous nous adressez **chaque mois**, le montant de la mensualité choisie.

**Pour vous permettre de tenir à jour vos règlements
nous vous adressons une fiche sur laquelle vous inscrirez vos versements.**

Liste des mensualités du "**Pacte-abonnement**" proposé à mon choix :

- F 60,- par mois pendant 12 mois consécutifs
- F 115,- par mois pendant 6 mois consécutifs
- F 160,- par mois pendant 4 mois consécutifs
- F 210,- par mois pendant 3 mois consécutifs
- F 300,- par mois pendant 2 mois consécutifs

Je joins à ce coupon un chèque à l'ordre de **S.D.B.** (exclusivement) correspondant à ma première mensualité soit F et je l'adresse à :

S.D.B. 139, bld Magenta, 75010 Paris.

Vous adresserez le "*Libre Journal*" à l'adresse suivante :

M., Mme, Mlle, Prénom : Nom :
Adresse : C.P. :
Ville :

Renseignements abonnements :

tél. : (1) 42 80 09 33. Télécopie : 42 80 19 61